

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

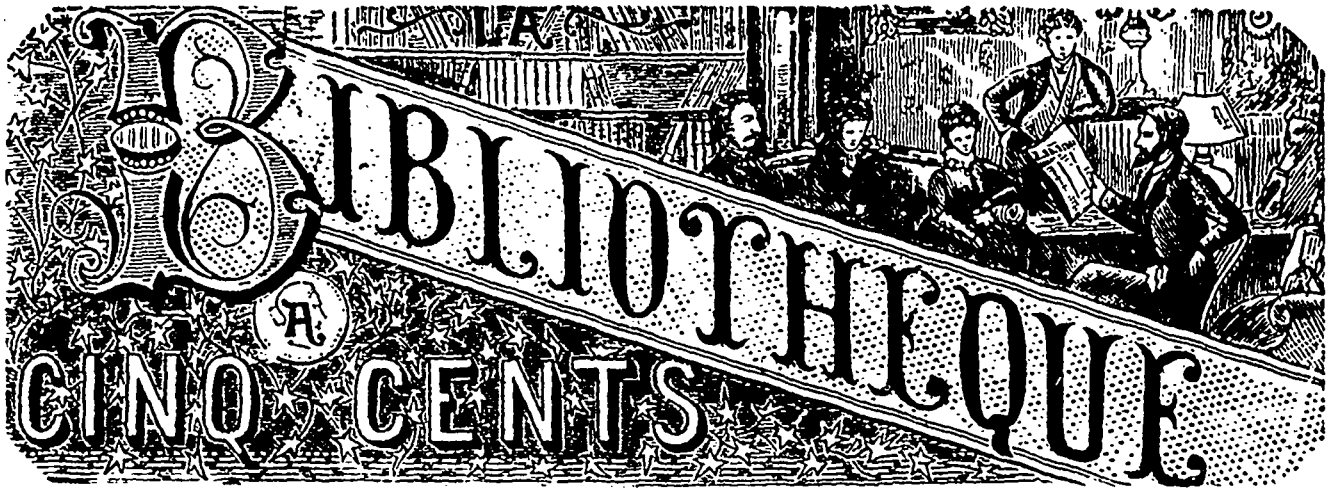
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
										✓		
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

42072



Publiée par Poitrier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

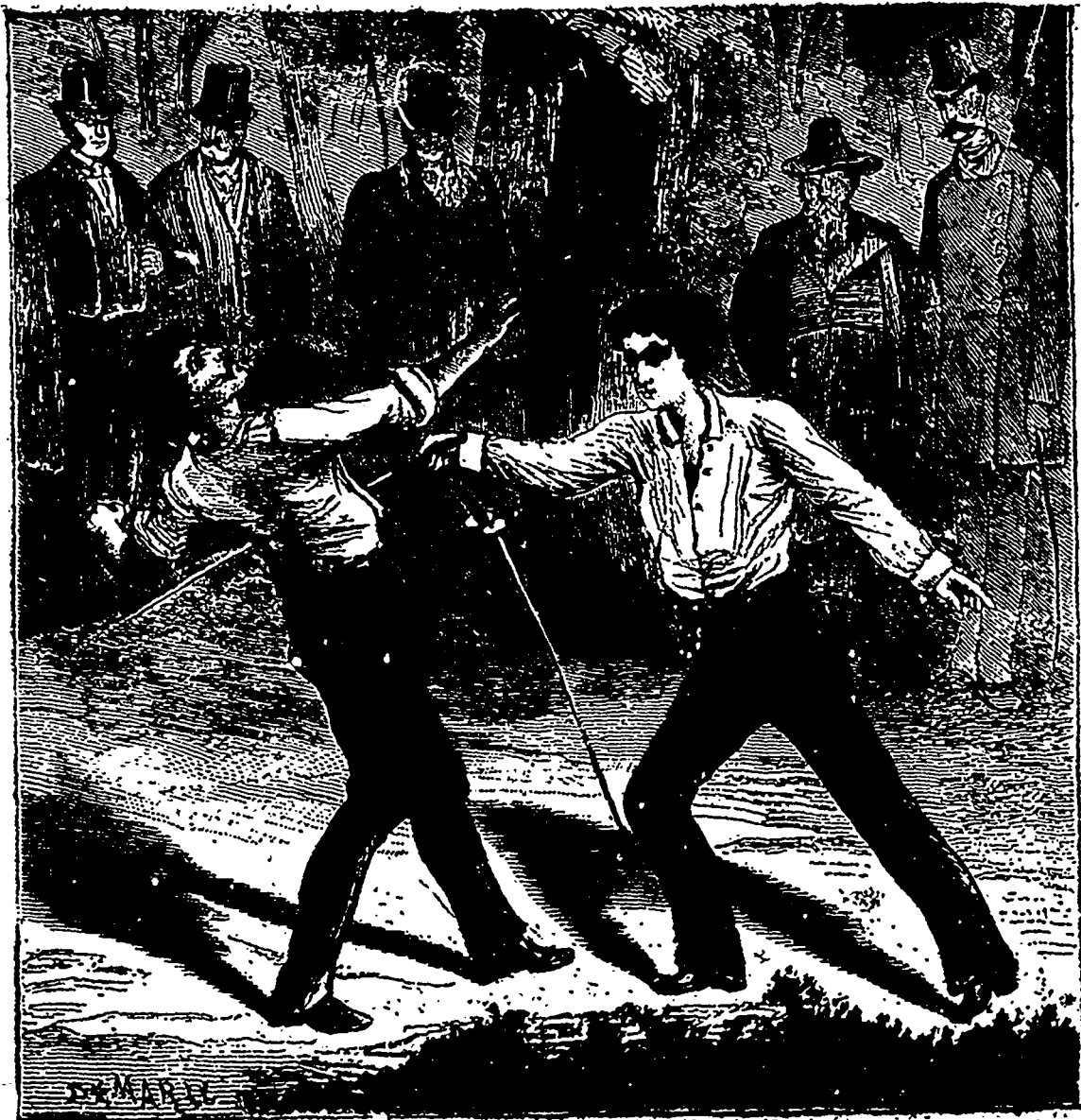
MONTREAL, 20 DÉCEMBRE 1888

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 11

LES AMOURS D'UN GOMMEUX

HUITIÈME PARTIE DU "COUPE-GORGE"



Grisolles pousse un cri rauque, et, vomissant un flot de sang, tombe. (Page 258.)

LES AMOURS D'UN GOMMEUX

HUITIÈME PARTIE DU "COUPE-GORGE."

I

Octave parlait généralement aux femmes le chapeau sur la tête.

Ce merveilleux sans gêne, ces façons de portefaix lui semblaient, ainsi qu'à ses petits amis, d'une crânerie du meilleur goût.

Rompant avec la tradition, il salua Dinah un peu cavalièrement peut-être, mais enfin il la salua.

— Vous vous trompez, monsieur, je vous assure... répéta la jeune fille, et elle se mit en devoir de pousser la porte.

— Mais non, mais non, mademoiselle, reprit le gommeux, en s'avancant de manière à ce que la débutante ne pût donner suite à son projet de fermeture, je ne me trompe pas du tout. C'est ici que je viens, parole !..

— Dans ce cas, vous demandez ma tante ? Eh bien ! monsieur, elle est sortie..

— Ah ! je le sais de reste, qu'elle est sortie ! Parbleu ! sans cela ! Non, mademoiselle, c'est à vous seule que j'ai affaire..

— Monsieur, je ne vous connais pas..

— D'accord... mais je vous connais, moi, mademoiselle, et il faut absolument que je vous parle... Oh ! absolument ! pour des choses très-importantes.

— Revenez alors, monsieur, quand ma tante sera de retour.

— Jamais de la vie, par exemple ? Non ! non ! Les communications que j'ai à vous faire réclament un rigoureux tête-à-tête..

— Monsieur, je ne reçois personne.

— Jamais ? Bien sûr ?

— Jamais, monsieur..

— Eh bien ! mademoiselle, vous ferez aujourd'hui une exception en ma faveur. Les exceptions fortifient les règles.. c'est connu..

Ce qui précède s'était dit moitié sur le carré, moitié dans le logement des deux femmes, en ce sens qu'Octave empêchait Dinah de refermer la porte entièrement, tandis que Dinah ne laissait point Octave l'ouvrir tout à fait.

Le jeune homme avait appuyé son épaule contre cette porte et la poussait très-doucement, mais avec une persistance qui fut couronnée de succès.

Une distraction de la jeune permit à l'huis de sapin de tourner sur ses gonds, et Octave en profita pour se glisser dans l'intérieur.

— Mais, monsieur, que faites-vous ? s'écria Dinah.

— Vous le voyez, mademoiselle, j'entre... Ou mon Dieu, c'est bien simple..

— Il ne faut pas !

— Je vous assure que si !.. Regardez-moi, mademoiselle, je ne suis point effrayant du tout.

— C'est vrai, monsieur, mais cependant..

— Cependant vous voudriez me voir partir... Oh ! je comprends ça... Eh ? bien, mademoiselle, soyez paisible et écoutez-moi, je m'en irai dans cinq minutes.

— Soit, monsieur. D'autant plus que je ne sais trop comment je ferais pour ne pas vous écouter maintenant... venez donc dans la chambre de ma tante, mais cinq minutes, pas une de plus..

Le logement comportait une sorte d'antichambre étroite et carrée, longue de six pieds, large de trois ; deux chambres, et un cabinet noir servant de cuisine grâce à un trou percé dans la muraille et permettant d'y faire passer le tuyau d'un petit poêle de fonte.

La chambre de la tante était planchée. Un papier grisâtre à fleurs bleues tapissait les murs. La peinture astucieuse

de la cheminée de bois s'efforçait de jouer le marbre, mais n'y parvenait aucunement. L'unique fenêtre dissimulait ses carreaux verdâtres sous de petits rideaux de mousseline commune. L'ameublement se composait d'un lit de noyer aux maigres matelas, d'une commode de pacotille, d'un guéridon recouvert d'une toile cirée sur lequel on prenait les repas, de quatre chaises dépareillées et d'un antique fauteuil en acajou, du temps du premier Empire, garni de velours d'Utrecht jaune miroité.

Deux flambeaux sans bougies, coiffés chacun d'une orange, escortaient une de ces boîtes que l'on fabrique avec des coquillages dans les ports de mer, et servaient de garniture de cheminée.

Les objets que nous venons d'énumérer trahissaient la misère, mais une misère propre et décente.

Le plancher était lavé et balayé avec soin minutieux. Il aurait été impossible de découvrir un seul grain de poussière sur le noyer poli des meubles.

On sentait bon dans cette chambre, grâce aux derniers bouquets jetés par Octave à Dinah, la veille au soir, et qui faisaient l'ornement de la commode.

Nous avons tracé un portrait absolument ressemblant de la jeune fille dans l'un des chapitres consacrés aux incidents de la première représentation des *Aspasies*.

Nous renverrons nos lecteurs à ce portrait, en ayant soin de leur dire que Dinah, si charmante à la scène, était plus charmante encore à la ville.

L'exquise finesse, la divine pureté de ses traits, la blancheur nacrée et les délicates transparences de son épiderme gagnaient à être vues de près et au grand jour. Les œuvres parfaites, qui ne portent le stigmate d'aucune flétrissure, sont toujours ainsi : loin de craindre la vive lumière, si funeste aux Tuvres douteuses, elles l'appellent.

L'admirable chevelure de Dinah, longue, épaisse et faiblement ondulée, semblait plus soyeuse et plus riche encore, simplement tordue sur sa tête, que lorsque le coiffeur du théâtre en avait disposé les masses lourdes.

Enfin l'expression candide et chaste de ses grands yeux centuplait de valeur pour celui sur qui ses prunelles, d'un bleu sombre, arrêtaient leur ferme et frade regard.

Dinah, vêtue d'une robe de mérinos brun de la coupe la plus simple, avec un petit col de percale tout uni, aurait dû ressembler à une jolie et mignonne ouvrière ; elle avait l'air d'une fille de grande maison fourvoyée dans un logis de pauvres diables.

Octave, ébloui, troublé, déconcerté en quelque sorte par cette beauté rayonnante qui semblait s'ignorer, et que lui-même n'avait pas cru complète à ce point, l'admirait en silence avec une expression si bizarre, et probablement si comique, qu'un sourire involontaire vint aux lèvres de la jeune fille.

— Vous aviez, monsieur, dit-elle des communications fort importantes à m'adresser... Vous l'affirmiez tout à l'heure, et cela doit être, car enfin vous n'êtes pas entré ici, un peu malgré moi, sans aucun motif... Parlez donc... Je vous écoute... Mais d'abord asseyez-vous... Quoique votre visite imprévue ne doive durer que cinq minutes, il est inutile de passer ces cinq minutes sur vos jambes... d'autant plus que vous paraissez souffrant.

En même temps elle avançait à Octave le fauteuil d'acajou garni de velours d'Utrecht, siège luxueux et confortable où la tante Mélanie Perdreau s'installait volontiers pendant de longues heures pour dévorer des romans crasseux.

Le cocodés se cabra.

— Souffrant ! moi ! répliqua-t-il. Mais non ! mais non ! pas non ! pas du tout ! M'asseoir, à quoi bon ? Je ne suis jamais fatigué ! jamais ! jamais ! Je suis très-fort Je suis d'une force étonnante !

Dinah sourit de nouveau.

— Eh bien ! monsieur, restez debout puisque vous le préférez dit-elle ; mais, s'il vous plaît, parlez vite... les minutes passent. Ma tante peut revenir d'un instant à l'autre et je vous assure que, si elle vous trouvait ici, elle serait très-surprise et pas du tout contente...

Ces paroles ramenèrent Octave au sentiment exact de la situation. Il importait, en effet, de se hâter, sous peine de voir le retour de la duègne couper brusquement l'entretien.

—Mademoiselle Dinah, reprit-il, je suis étonnamment convaincu que si vous me regardiez avec quelque attention, vous finiriez par me reconnaître.

—Est-ce que je vous ai vu déjà, monsieur ?

—Je le crois bien que vous m'avez vu, puisque vous me voyez tous les soirs...

La jeune fille réfléchit pendant une seconde.

—J'y suis... vit-elle ensuite; c'est vous, n'est-ce pas, qui, depuis la première représentation des *Aspasies*, venez au théâtre dans l'avant-scène de rez-de-chaussée du côté gauche...

Octave rayonna.

—Indubitablement, c'est moi-même ! fit-il.

Dinah Bluet baissa les yeux.

—Et c'est vous qui me jetez des bouquets, ajouta-t-elle d'une voix plus basse.

—Toujours moi ! toujours ! toujours ! Et voilà même mes deux derniers, ceux d'hier, sur la commode... C'est ça qui a un fameux relief !

Dinah Bluet rougit un peu.

—Eh bien ! monsieur, balbutia-t-elle... Je saisis cette occasion de vous remercier, car enfin, vous savez, c'est bien aimable à vous de me jeter ainsi des fleurs magnifiques...

—Elles vous sont dues ! s'écria Octave avec feu.

—A moi, monsieur ? pourquoi ?

—Mais, d'abord, parce que vous avez beaucoup de talent.

—Vrai ? j'ai du talent ? Vous trouvez ? demanda vivement Dinah en se rapprochant de son interlocuteur.

L'amour-propre de l'artiste l'emportait sur la timidité de la jeune fille.

—Vous en avez, que c'en est épatant ! répondit le gommeux. Et du relief, et du cachet, et du galbe ! Enfin, rien n'y manque ! Mais ce n'est pas de ça qu'il est question présentement... Vous n'auriez pas de talent du tout que ça me serait bien égal...

—Par exemple ! fit Dinah scandalisée...

—Voilà comme je suis... Arrivons au fait... Le soir de la seconde représentation des *Aspasies*, vous avez reçu dans votre loge, n'est-il pas vrai, un bouquet d'un fort calibre ?

—Oui, monsieur... De qui venait-il ? Le savez-vous ?

—Vous auriez dû le deviner... répliqua le jeune homme. Non, si vous l'aviez deviné, ça aurait été gentil ! parole ! Il venait de moi... Avec le bouquet il y avait une enveloppe, et dans cette enveloppe des vers...

—Bien jolis, murmura Dinah.

—Ils vous ont paru tels ? s'écria Octave transporté.

—Oui, monsieur, il est vrai que je ne m'y connais pas beaucoup.

Octave déclama :

Jeune fille dont les yeux sont pleins du charme le plus doux,
De ta beauté si pure les anges mêmes seraient jaloux...

—Vous avez eu raison de les trouver jolis, et vous vous y connaissez très-bien, ajouta-t-il modestement. Le cœur me les dictait et le cœur n'est point bête.

—Comment, monsieur, l'auteur, c'est vous ?

—Et, qui donc ? Oui, mademoiselle, c'est moi... moi. Octave Gavard.

Je suis le bon jeune homme encore adolescent
Qui t'offre avec son cœur l'hommage de son printemps.
Je n'ai jamais aimé que toi, chère-enchanteresse,
Aussi je t'aime avec une étonnante ivresse,
Et quoique ayant vingt ans, me voici prêt à mourir,
Si par un peu d'espoir tu ne viens me secourir.

« Je vous l'ai dit en vers, je vous le répète en prose... seulement, en vers, je vous tutoie. La poésie tolère ces licences qui

son d'un joli galbe, et en prose je vous dis *vous*, provisoirement, parce que c'est plus convenable. Mais que ce soit en prose ou en vers, il est certain que je vous aime d'une façon surprenante. Ça m'est venu comme un coup de tampon, figurez-vous, la première fois que je vous ai vue. Je ne pensais à rien. Mon Dieu, non, à rien du tout ! Vous entrez en scène... je vous regarde ! Crac ! Vous parlez... je vous écoute !... V'lant ! J'étais pincé ! Hein, quel cachet ! »

Dinah, rouge comme une pivoine, regardait Octave avec un étonnement manifeste et un commencement d'inquiétude.

—Mais, monsieur, murmura-t-elle, que me dites-vous là ? Je vous comprends mal, sans doute. Ce n'est point une déclaration, je suppose ?

—Ne vous y trompez pas ! répliqua le jeune homme, c'en est une, et des plus corsées ! Je vous aime absolument, Dinah, voyez-vous, et ce que vous avez de mieux à faire, croyez-moi, c'est d'y correspondre *illico*. Nous serons très-heureux ensemble, vous verrez, et ça aura un relief à tout casser. Allons-y carrément, hein ? ça vous va ?

En disant ce qui précède, Octave allait pour prendre dans ses bras la jeune fille qui ne s'attendait à rien de pareil.

Dinah poussa un cri, se dégagea violemment, et se réfugia dans l'un des angles de la chambre.

II

Octave, en présence de ce résultat inattendu, demeura fort penaud et très-déconcerté.

Plus d'une fois, quand il jugeait convenable de se permettre des licences prématurées avec quelqu'une des jolies personnes qu'il appelait invariablement : « Mon bébé, » il avait été rappelé à l'ordre, soit par un coup d'éventail sur les doigts, soit par un semblant de soufflet donné par une main mignonne, mais jamais il n'avait vu rien de semblable à l'expression de sincère effroi qui se peignait sur les traits de la jeune fille.

—Je suis allé trop vite, pensa-t-il. J'ai fait une bêtise étonnante. Il faut arranger l'affaire.

Dinah, tremblante, rougissait et palissait tour à tour.

—J'ai eu tort certainement, mademoiselle, murmura le gommeux. Ce n'est pas ma faute, voyez-vous. J'ai de mauvaises habitudes. Si j'avais eu vous contrarier, Vous étiez si jolie... la tête m'a tourné... C'est une distraction, je vous assure... J'agissais tout naïvement... Il faut me pardonner ça... Vous voulez bien ? Dites que oui... Je ne recommencerai jamais sans votre permission.

—Allez-vous-en, monsieur, balbutia la jeune fille... allez-vous-en, je vous en supplie. J'ai peur.

—Peur de moi ? s'écria Octave.

—Oui.

—Mais je suis la bête au bon Dieu... mais je ne taquinerais point une mouche. Puisque je vous répète que vous me voyez contrit et confus. Ah ! ce n'est pas gentil, la rancune ! Ecoutez-moi...

—Non, non... je n'écouterai rien... j'en ai trop entendu... Je n'aurais pas dû vous laisser entrer. Vous aviez l'air d'un si bon jeune homme... j'ai cédé... j'en suis bien punie ! Allez-vous-en... allez-vous-en.

—Tout de suite, oui, mademoiselle... un mot, plus qu'un mot, et je pars. Depuis que j'ai franchi votre seuil, je ne fais que des impairs. Il aurait fallu m'expliquer catégoriquement au lieu de marivauder. Ça aurait eu bien plus de cachet, et nous nous serions compris tout de suite. Mademoiselle Dinah, vous savez que je vous adore. Je l'ai déjà dit, mais ça ne fait rien. Vous me prenez pour un gamin, certainement, parce que vous me voyez très-jeune. Peut-être me supposez-vous clerc de notaire ou commis d'agent de change, ce qui est fort honorable mais manque d'un galbe suffisant. Eh bien ! pas du tout. Je suis sérieux, très-sérieux. Vous pouvez vous informer. Demandez à n'importe qui, on vous répondra : « Octave Gavard, mais c'est un homme chic, un sportsman, un clubman, un gommeux connu et classé. Il fait courir, il court lui-même, les journaux

s'occupent de lui, on a publié sa caricature. Il a trente-six mille francs de pension, Octave Gavard, et dans dix mois il sera à la tête des six millions de feu son papa ! Ce n'est point un amoureux de carton, Octave Gavard ! ah, non ! sapristi, non !" Voilà ce qu'on vous dira, mademoiselle. Que pensez-vous des renseignements ?

Dinah Bluet, toujours immobile dans l'angle où elle s'était réfugiée, n'indiqua même point par un signe qu'elle avait entendu.

Elle était maintenant pâle comme une morte et sa tête se penchait sur sa poitrine.

L'héritier des millions de feu Gavard reprit :

— On m'a raconté que vous étiez très-honnête, n'ayant cassé ni pau ni beaucoup, et dans votre état c'est plus difficile et plus joli que si vous aviez de fortes rentes ; mais vous comprenez bien que ça ne peut pas durer longtemps... Jouer les rosières au théâtre, c'est parfait, mais à la ville ça manque bigrement de relief quand on n'a pas le sou. Un jour ou l'autre vous serez de mon avis, autant vaut que vous en soyez tout de suite. Savez-vous que je vous propose un appartement très-complet dans un quartier chic ? Un coupé, une victoria, deux chevaux, des toilettes du grand faiseur (j'ai du crédit partout). Trois domestiques et cinquante louis par mois d'argent de poche... Et tout ça, bien entendu, ne sera qu'en attendant... Dans dix mois vous aurez une hôtel à vous, six chevaux dans votre écurie et cent mille franc par an. C'est une chose qui peut s'accepter. Croyez-moi, ne refusez pas... Évidemment je vous rendrai heureuse puisque je vous adore, et d'ailleurs vous ne trouverez pas mieux. Est-ce entendu ?

Depuis un instant Dinah Bluet cachait son visage dans ses mains, et sa poitrine se soulevait.

Octave fit un pas vers elle avec une allure triomphante.

La jeune fille, relevant la tête, disjoignit ses mains.

Son angélique et pâle figure était inondée de larmes, ses sanglots éclatèrent. Des spasmes d'une violence inouïe secouaient son corps gracieux et souple.

Rien ne pourrait donner une idée de la stupeur profonde du gommeux, convaincu comme il l'était qu'il venait de faire un coup de maître.

En voyant cette douleur poignante, incompréhensible pour lui et dont il se sentait la cause, il resta muet pendant quelques secondes, la bouche béante et les yeux arrondis, absolument grotesque.

— Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il enfin. — Voyons, Dinah, qu'avez-vous ?... que vous ai-je fait ?

La jeune fille, suffoquée par ses sanglots, ne put d'abord répondre.

Lorsqu'un peu de calme relatif lui revint, elle balbutia :

— Que de mépris, mon Dieu ! que de honte ! Pour mériter cela, qu'ai-je fait ? Oh ! cette profession que j'aimais, ce théâtre où je croyais voir un avenir de travail, de talent, de succès, comme à présent je les déteste ! Quel comble, si je n'étais comédienne, se serait cru le droit de m'insulter ainsi, bien en face, d'une façon si froide et si lâche !

— Une insulte ! moi ! vous insulter ! s'écria le gommeux. — Ah ! grand Dieu ! jamais de la vie ! Plutôt mourir ! Comprenez donc.

— Eh bien ! interrompit Dinah, je renonce ! Sauf au mépris, je suis prête à tout ! Je travaillerai de mes mains... je sais coudre et broder. Si le salaire est insuffisant, s'il faut avoir faim, que m'importe ! Ouvrière, soit ! Servante, s'il le faut !... Actrice, jamais ! Au moins, ainsi, je ne serai plus insultée !...

Le pauvre Octave, glissant sa main sous le revers de son veston d'un chic suprême, se meurtrissait la poitrine, et volontiers il se serait arraché les cheveux.

Il essaya de murmurer des explications et des excuses.

Dinah lui coupa la parole et, marchant vers lui, hautaine, dédaigneuse, imposante, elle lui dit :

— Je vous pardonne, monsieur, et j'essaierai d'oublier que la première, la seule grande douleur de ma vie m'est venue de vous, de vous que je ne connaissais pas, de vous à qui je

n'avais fait aucun mal. N'essayez plus de me revoir, ne l'essayez jamais, car alors je me souviendrais... Adieu...

Octave leva sur la jeune fille ses yeux humides et suppliants. Il lut dans son ferme regard une résolution qui lui parut irrévocable. Il comprit que tout était fini avant même d'avoir commencé ; il se dit qu'il venait de s'aliéner pour toujours, et par sa faute, celle qu'il adorait.

Cette émotion nouvelle était trop rude pour son âme faible et son corps débile.

Une défaillance semblable à celle qu'il avait subie dans l'escalier de la maison, mais bien plus complète, le terrassa soudainement.

Il voulut saluer et se diriger vers la porte, mais à peine out-il fait deux pas qu'il chancela comme un homme ivre, et tomba dans le fauteuil qui se trouvait à côté de lui.

Pendant quelques secondes il tenta, pour respirer, d'inutiles efforts. Les veines de ses tempes se gonflaient à éclater. Les taches rouges apparaissaient, sinistres, sur ses pommettes blanches.

Il porta son mouchoir à ses lèvres et le retira plein de sang. Dinah poussa un cri d'effroi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! demanda-t-elle en se penchant sur lui. Qu'avez-vous ?...

Octave triompha de sa suffocation, et répondit d'une voix qui ressemblait à un râle ;

— Je n'ai rien... Je meurs, voilà tout. Si je vous ai fait du mal vous me l'avez bien rendu ; mais je suis plus coupable que vous, car vous ne m'aimez pas, et moi je vous aimais, moi je vous aime...

Il ne put en dire plus long, une moussou sanglante inonda ses lèvres pour la seconde fois, sa tête se renversa sur le dossier du meuble, il demeura sans mouvement et presque sans connaissance.

— Mais c'est vrai... mais il meurt, balbutia Dinah prise d'une terreur folle. Je ne puis le laisser mourir ainsi... que faire ?

Presque toutes les jeunes filles ont en elles l'étoffe d'une sœur de charité.

Ils sont rares les cœurs où ne s'épanouit pas la fleur divine de la pitié, et le cœur de Dinah Bluet n'était point de ceux-là...

En voyant Octave en péril, la gracieuse et pure enfant perdit aussitôt le souvenir des griefs qu'elle avait contre lui.

Elle courut chercher du vinaigre et de l'eau fraîche dans la chambre voisine.

L'eau lui servit à mouiller doucement et à plusieurs reprises le front et les tempes du jeune homme. Elle plaça sous ses narines un linge imbibé de vinaigre.

L'évanouissement du maladroît amoureux n'avait jamais été complet.

Il se dissipa d'autant plus vite qu'Octave éprouvait une irritante volupté à sentir les petits doigts de Dinah effleurer ses joues et soulever ses cheveux, mais le jeune homme, désireux de prolonger cette sensation, garda le silence et ne fit aucun mouvement qui pût révéler le changement favorable survenu dans son état.

Néanmoins la débutante s'aperçut bien vite que la respiration devenait régulière que l'écrasante oppression de son malade semblait avoir tout à fait disparu.

Elle interrompit donc ses soins momentanément inutiles. Elle recula d'un pas, et, se persuadant qu'Octave ne pouvait la voir, elle le regarda avec attention, ce que, pendant toute la durée de l'entretien précédent, elle s'était bien gardée de faire.

Nos lecteurs se souviennent-ils du croquis tracé par nous dans l'un des premiers chapitres de la première partie de ce livre ?

Il suffisait, disions-nous, des yeux et de la bouche d'Octave pour faire oublier et presque pour effacer les ridicules dont l'adolescent tirait vanité et qu'il exagérait à plaisir.

Très-grands, d'une forme allongée et d'un bleu sombre, ces

yeux restaient candides et presque rêveurs, malgré les efforts constants du jeune homme pour leur donner une piquante expression d'effronterie.

La bouche petite, bien dessinée, aux lèvres pâlies par les fatigues des nuits de jeu et d'orgie, disait la faiblesse sans doute, mais disait en même temps la douceur et la tendresse.

Bref on devinait vaguement un cœur sous la sottise enveloppe du petit crevé, sous le harnais du gommeux absurde.

Telle fut sans doute l'impression de Dinah Bluot, car après cet examen, qui se prolongea près d'une minute, elle poussa un soupir et sur ses lèvres passèrent comme un souffle ces quatre mots :

— Quel dommage ! Pauvre jeune homme !

Si bas qu'ils eussent été prononcés, Octave les entendit cependant et tressaillit.

Dinah se sentait émue en pensant à lui ; donc elle ne gardait point de colère ; donc elle ne le baissait pas ; donc elle pourrait encore l'aimer.

Nous croyons devoir reproduire cette dernière conclusion telle qu'elle se formulait dans l'esprit du cocodès, mais nous n'en n'en acceptons nullement la responsabilité.

Octave fit un mouvement léger, puis, sans quitter son siège, se souleva lentement ainsi qu'un homme qui s'éveille.

La jeune fille se rapprocha de lui.

— Comment vous trouvez-vous maintenant, monsieur ! lui demanda-t-elle.

— Beaucoup mieux, mademoiselle, grâce à vous, à vous l'ange de la Charité, à vous qui rendez le bien pour le mal...

Dinah sourit.

— Le bien pour le mal ! répéta-t-elle, ce n'est pas ce que vous disiez tout à l'heure...

— Tout à l'heure, j'étais fou...

— Et maintenant ?

— Maintenant, la raison m'est revenue.

— Mais non, monsieur ! mais non, pas encore ! Que faites-vous ? s'écria la jeune fille.

Octave venait de s'agenouiller devant elle.

III

— Non, voyez-vous, murmura le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait inégale et saccadée, il faut m'écouter, Dinah... Je vous assure qu'il le faut... Vous me mettez à la porte ensuite, si vous voulez, ainsi que vous l'avez déjà fait, et je m'en irai, je vous le promets ; mais au moins vous ne garderez pas l'idée que je suis le dernier des drôles... mais au moins je vous dirai tout ce qu'il y a dans mon cœur...

Octave s'arrêta. Une suffocation passagère étouffait ses paroles ; il en triompha, et il reprit :

— Oui, c'est vrai, et je l'avoue, et j'en meurs de honte, je me suis conduit deux fois de suite comme un paltoquet, et, pis que ça comme un imbécile. Triple idiot que j'étais ! est-ce qu'on achète l'amour ? Si vous saviez, Dinah... je suis tout jeune, j'ai vingt ans. Alors, moi, j'ai perdu la tête et je vous ai bêtement offert de l'argent. Je ne dis pas ça pour m'excuser... oh ! non ! j'aurais dû comprendre tout de suite, rien qu'en vous regardant, que vous êtes d'une autre espèce que ces femmes légères, et que ce qui les attire vous révolte... Ah ! je les comprends bien à présent, allez !... Le l'argent à vous !... Argent maudit ! Dinah, est-ce ma faute si je suis riche ?... Il ne faut pas m'en vouloir. Je voudrais être pauvre. Je voudrais travailler pour vivre et n'avoir rien à vous offrir, rien à vous donner, rien que mon cœur, qui est tout à vous... Alors j'aurais peut-être une chance que vous pourriez m'aimer un jour...

Octave fut contraint de s'arrêter de nouveau.

Sa voix sifflait dans sa gorge serrée ; c'est à peine si ses paroles confuses étaient intelligibles.

Cependant, au bout d'une seconde, il poursuivit :

— Par moments, voyez-vous, je fais le malin, je me vante d'être fort, et j'essaye de me le prouver à moi-même, mais c'est pour m'étourdir, je sais bien que ce n'est pas vrai. Elle m'a

tué, cette affreuse vie des gens qui s'amuse, je n'ai plus qu le souffle, c'est visible, un de ces matins, ou un de ces soirs, on dira : *Vous savez, Octave Gavard ? Eh bien ! il est mort !* e personne ne me regrettera, pas même ma mère ! allez, c'est triste, et je n'étais pas fait pour cette existence abruti, figurez-vous ! J'aurais eu besoin de tendresse, moi, dans un petit coin bien caché. Une femme qui voudrait m'aimer pourrait peut-être me sauver encore. Ah ! si vous vouliez être cette femme ! mais c'est impossible, je le sens bien, après ma conduite brutale et lâche. Je vous ai offensée, je vous ai insultée et pourtant je vous aimais bien, et pourtant je vous adore. Oh ! Dinah, Dinah, pardonnez-moi et ne me chassez plus.

Octave tendait vers la jeune fille ses deux mains suppliées, agitées d'un tremblement nerveux. De grosses larmes coulaient une à une sur son pâle visage.

Le gommeux ridicule avait disparu, il restait à sa place un adolescent que transfigurait une passion vraie, qu'écrasait une douleur sincère.

Dinah sentit une pitié profonde s'emparer de son âme.

— Monsieur Octave, murmura-t-elle, relevez-vous, je vous en prie.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné.

— Je vous pardonne.

— Du fond du cœur ?

— Oui, du fond du cœur.

— Vous oublierez ?

— J'ai oublié déjà. L'offense est effacée de ma mémoire. Je ne me souviens que des regrets.

— Et vous ne me chasserez pas ?

— Est-ce qu'on chasse un ami ? dit la jeune fille avec un sourire, en tendant la main à Octave.

— Votre ami... Oui, votre ami ! Ah ! que ce mot est doux et qu'il me fait de bien ! s'écria le gommeux transporté de joie, en saisissant la petite main qui s'offrait à lui.

Il allait la porter à ses lèvres, mais il s'arrêta.

— Vous voyez, balbutia-t-il, je n'abuse pas.

Un nouveau sourire fut sa récompense.

— Maintenant, reprit Dinah, il faut partir.

— Si vite !

— Comment rester ? Voici longtemps déjà que ma tante est sortie. Ses absences sont habituellement plus courtes. D'une minute à l'autre elle peut revenir, et, si elle vous trouvait chez nous, quelle raison donner de votre présence ?

— Elle est donc bien farouche, votre tante ?

Dinah poussa un soupir qu'Octave interpréta dans le sens d'une réponse affirmative.

— Il ne s'agirait que d'inventer une explication adroite reprit-il.

— Laquelle ?

— Si je lui disais, par exemple, que je suis un auteur et que je viens vous parler d'un rôle ?...

— Elle ne vous croirait pas... Elle voudrait savoir positivement qui vous êtes...

— Dame, elle le saurait, voilà tout ! On peut, ce me semble, me recevoir sans se compromettre... je suis assez bien posé dans le monde...

— Ah ! s'écria la jeune fille, le pire des malheurs serait que ma tante apprit votre nom et connût votre fortune...

Pourquoi donc ?...

Dinah rougit et ne répondit rien. Elle semblait agité, inquiète, et, après un instant de silence, elle murmura :

— Je vous en supplie, partez...

— Eh bien, soit, j'obéis... je pars... Mais je vous verrai, n'est-ce pas ?

— Que puis-je vous dire ?... où me reverriez-vous ?...

— Ici...

— C'est presque impossible... Les absences de ma tante sont si rares et de si peu de durée... D'ailleurs, comment sauriez-vous qu'elle est sortie ? Aujourd'hui le hasard vous a servi... Demain en serait-il de même ?...

— Le hasard n'y était pour rien ! répliqua vivement Octave ;

J'avais eu soin de me renseigner. J'ai des intelligences dans la place... Permettez moi d'en profiter encore... D'abord, non, voyez-vous, si je ne pouvais plus vous approcher, vous parler, vous entendre, j'en mourrais... Et c'est sérieux, vous savez... tout à l'heure vous avez pu vous en apercevoir... il ne me faudrait pas grand'chose pour m'expédier, franc de port, au Père-Lachaise, ce qui aurait trop de cachet.

—Eh bien soit... balbutia Dinah, revenez donc, quand vous serez sûr que je suis seule... Mais pas d'imprudences, et que jamais surtout ma tante, si par hasard elle vous rencontrait, ne puisse savoir votre nom...

—Aucun danger, je vous le promets.

—Partez vite.

—Je file. A bientôt, et d'abord, ce soir, au théâtre. J'y serai. Comme hier. Comme avant-hier. Comme demain. Vous voulez bien ?

Dinah courut pour la troisième fois.

—Je ne me reconnais pas le droit, dit-elle, de vous empêcher d'aller au spectacle...

—Et vous me ferez un signe, hein?... un tout petit signe... pour me faire comprendre que vous me voyez et que nous sommes bons amis ?

—Oui.

—Et vous ramasserez mes bouquets ?

—Il me semble que je les ramasse tous les soirs...

—Oui, mais, s'il y a en a d'autres, vous ne relèverez que les miens !...

—Vous y tenez beaucoup ?

—Si j'y tiens ? J'y tiens, voyez-vous, que c'est énorme !

—Eh bien ' je vous le promets, les vôtres seulement...

Dinah venait à peine de prononcer ces derniers mots qu'elle devint très-pâle et frissonna de la tête aux pieds.

Trois petits coups frappés contre la porte du logement causaient cette soudaine émotion-

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle, qu'est-ce donc ?

Octave prit vivement son chapeau.

—N'ayez crainte, répondit-il, c'est un signal... Ces trois petits coups signifient que votre tante est présentement dans la loge du pipelet de cet immeuble et qu'on la régale d'un fort potin. Je vais grimper à l'étage au-dessus et j'attendrai, pour me *syphider*, que la digne personne soit rentrée chez vous... Hein ? je crois que le *truc* est assez réussi ! Dinah, chère Dinah, voulez-vous me donner votre main ?

La silencieuse réponse de la jeune fille se devine sans peine.

—Puis-je la baiser ? reprit Octave avec une soumission calme.

La main mignonne s'appuya d'elle-même contre les lèvres du jeune homme.

—Ah ! que je vous aime ! murmura-t-il, en s'élançant dehors ; que je vous aime, et que je suis heureux !

Il referma la porte sans bruit, gravit l'escalier jusqu'au cinquième étage, et, se penchant sur la rampe, il attendit.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent, puis un pas viril, accompagné d'une toux sèche, se fit entendre dans l'escalier.

Ce pas et cette toux appartenaient à mademoiselle Mélanie Perdreau, qui, lorsqu'elle eût atteint le carré de l'étage inférieur, tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure et rentra chez elle.

Il nous faut répéter ici ce que nous disions en parlant de notre ami Jobin à propos d'un mot dont on a sigillièrement abusé dans la littérature. Comme l'agent de la police de sûreté, la tante de Dina Bluet était un *type*.

Agée d'une soixantaine d'années, haute de cinq pieds neuf pouces (ancien style), et paraissait d'autant plus grande qu'elle était plus mince, mademoiselle Mélanie Perdreau offrait dans son ensemble la désinvolture élégante d'un tambour-major.

Une perruque blonde hors de service, à repentirs et à accroche-cœurs, cadeau d'une actrice de Belleville, couronnait son visage anguleux, en forme de poire, dont un nez croche véritable bec d'oiseau de proie, formait le trait caractéristique.

Les petits yeux gris clignotants, ainsi que les lèvres minces et violettes, dénotaient la perversité, l'astuce, et des instincts bas et cupides.

La taille, absolument plate, était carrée malgré sa maigreur. Les pieds et les mains semblaient dessinés par un caricaturiste à la recherche du grotesque et faisant bon marché de la vraisemblance.

Comment admettre qu'avec un tel physique mademoiselle Mélanie Perdreau fût prétentieuse ? Cela paraissait impossible, et cependant rien n'était plus vrai.

Cette virago sexagénaire étalait chaque matin une couche de blanc minéral et de rouge végétal sur ses joues parcheminées, et dessinait la courbe de ses sourcils avec une épingle à cheveux enduite de noir de fumée.

Elle achetait au Temple, de dixième main, d'incroyables détroques ; elle revêtait avec conviction des robes à volants en ruines. Elle drapait sur ses épaules pointues un vieux cachemire Ternaux émaillé d'innombrables reprises, et enfin elle se coiffait d'un chapeau de volours tout bossué, dont une plume lamentable faisait triomphalement le tour.

Des souliers de veau lacés sur le cou-de-pied, à semelles épaisses constellées de clous, et des gants de filonelle noire, formaient le complément de cette toilette excentrique.

La tante de Dinah ne sortait point sans avoir au bras gauche un cabas de grande taille, en tapisserie, soigneusement garni de cuir à ses angles dans le but d'en éterniser la durée.

Ce cabas contenait invariablement les lunettes de l'honorable personne, un volume de roman, un petit miroir et une fiole d'anisette à laquelle, dans les coulisses du théâtre, on lui voyait donner de fréquentes accolades.

Mademoiselle Mélanie Perdreau adorait les liqueurs douces, mais, à défaut d'anisette ou de cassis, elle ne faisait point fi du cognac et du rhum.

Au moment où elle franchissait le seuil de la chambre où Dinah l'attendait, une expression de contentement très-vif animait son étrange visage, et faisait étinceler ses petits yeux gris sous sa perruque blonde et sous ses sourcils noirs.

IV

Mademoiselle Mélanie Perdreau se débarrassa de son cabas de tapisserie qu'elle posa sur la petite table avec de grandes précautions, comme s'il eût renfermé les choses les plus précieuses du monde ; puis, s'approchant de sa nièce dont elle ne remarqua ni le trouble ni l'agitation, et l'enveloppa de ses longs bras, la pressa contre sa maigre poitrine et lui appuya à deux ou trois reprises ses lèvres minces sur les joues.

—Vous avez l'air bien joyeux, ma tante ! murmura Dinah, surprise de ces démonstrations, car la vieille fille, dans l'habitude de la vie, n'était rien moins que caressante et se montrait généralement fort revêche.

—L'air joyeux !... répéta Mélanie Perdreau, j'en ai parlé la chanson aussi... Je ne me sens pas d'aise !... Pour un rien je danserais une gigue ! et il ne faudrait pas me pousser beaucoup... Tiens, vois-tu, c'est plus fort que moi.

—Alors, expliquez-moi.

—Motus ! Si tu parles toujours, je ne pourrai placer un mot. Voici l'anecdote. Ce matin, tu sais, j'ai reçu une lettre.

—Oui... Je vous ai demandé de qui était cette lettre. Vous ne m'avez pas répondu.

—Elle était d'une dame qui demeure dans les grands quartiers, rue des Saussaies, de l'autre côté de la Madeleine, et qui me pria de lui faire l'honneur de passer chez elle... Tu enter is, l'honneur ! C'est ça écrire avec politesse et convenance ! A ! il y a, de par le monde, des gens bien comme il faut !

—Vous êtes allée chez cette dame ?

—Naturellement ! Qu'elle est aimable ! Maison montée, ma chère, et quel genre ! laquais galonnés ! salons dorés ! mobilier coussu des tapis où l'on enfonce ! des glaces qui montent jusqu'au plafond !... Est-on heureux, Seigneur mon Dieu ! est-on heureux d'avoir dans les mains une profession qui rapporte de quoi avoir tout cela !

—Quelle profession, ma tante ?

—Une agence matrimoniale, petite fille... Cette dame, qui

d'ailleurs est noble, ainsi que le prouve sa particule, fait des mariages dans le grand monde. Ducs, marquis et comtes s'inscrivent chez elles pour épouser des héritières de plusieurs millions... Si vous n'avez pas une dot de 500 000 francs au moins, inutile de vous présenter, elle ne s'occupe pas de vous.. Tu comprends ça ?

—Très-bien... mais je ne comprends pas du tout, du tout, ce que cette dame avait à vous dire.

—Un peu de patience, donc ! j'arrive. Madame veuve de Saint-Angot, (elle est veuve d'un amiral, tué en Afrique, à la tête de son régiment, et dont elle a le portrait dans son salon, avec toutes ses décorations), m'a témoigné les égards les plus flatteurs et m'a fait des compliments à porte de vue sur ton compte...

—Elle vous a parlé de moi ! s'écria Dinah stupéfaite.

—Tout le temps.

—Elle me connaît ?

—Elle était à la première représentation des *Aspasies*... Elle trouve que tu as un talent à tout casser, et qu'avec ce talent-là et un physique comme le tien on peut arriver à n'importe quoi, et elle se charge de te faire ta position...

—Et comment ? Est-ce qu'elle a de l'influence sur des directeurs ?

—Mieux que ça ! Elle donne des soirées magnifiques où se réunissent les hauts personnages, ducs, marquis et comtes, ses clients, et les héritières de plusieurs millions... Il y vient aussi des grands auteurs, des propriétaires de journaux, des gens très-célèbres... On sollicite ses invitations... on la supplie, on la cajole, et n'en a pas qui veut... Ah ! non, par exemple !

—En quoi ceci nous concerne-t-il ?

—Tu vas voir... Madame veuve de Saint-Angot, jusqu'à présent, s'est contenté de faire entendre à ses fêtes les premiers chanteurs en tout genre de Paris et de l'étranger, et de les payer au poids de l'or... Elle veut désormais joindre aux concerts des représentations théâtrales... On jouera, sur un petit théâtre très-coquet, fait exprès, des pièces à trois ou quatre personnages, du répertoire de la Comédie-Française et du Gymnase, et, comme on ne sera naturellement admis à paraître devant les connaisseurs si malins qu'après avoir fait preuve d'un talent hors ligne, on se trouvera chassé du coup. Eh bien ! le croirais-tu, petite fille ? madame veuve de Saint-Angot a pensé à toi... elle compte sur toi... J'ai promis. Je t'apporte la brochure... c'est le *Piano de Berthe*... Tu vas apprendre ton rôle tout de suite. Les répétitions commenceront très-prochainement dans les magnifiques appartements de la rue des Saussaies et la soirée aura lieu dès que les *Aspasies* ne se joueront plus... Que dis-tu de cela ?

—Que puis-je dire ? Il me semble que le public de mon théâtre suffirait pour me juger, pour m'applaudir, pour me conduire à une position, s'il est vrai que je la mérite...

—Ta ! ta ! ta ! ce n'est point la même chose ! Te figures-tu que les gens d'importance, ducs, marquis et comtes, se dérangent quand il s'agit d'aller s'asseoir pendant cinq heures de suite dans les mauvais fauteuils et dans les boîtes à sardines de ton théâtre de carton ! jamais de la vie ! Et ce n'est pas tout, ma chère ! La question d'argent ! Elle me paraît assez intéressante, la question d'argent ! Qu'est-ce qu'il te donne, ton grigou de directeur ? cent francs par mois pour la première année...

—Je n'en avais que soixante à Belleville... murmura la jeune fille.

—Quarante de plus ! la belle poussée ? Juste de quoi manger du pain sec et boire de l'eau pas très filtrée ! Madame veuve de Saint-Angot est d'un autre acabit ! Elle y va de son *billet de cinq*, petite, du premier coup et carrément ! Trois cents francs pour les répétitions... Deux cents pour la représentation... et elle fournit la toilette ! Je crois que c'est gentil ! Une femme si distinguée, d'ailleurs ! Cinq louis d'avance, que j'ai dans mon porte-monnaie ! Elle m'a fait boire du madère et manger des *cent-suissees*...

—Vous dites ? demanda la jeune fille.

—Eh bien ! quoi ? je dis : des *cent-suissees*... des petites machinettes de pain coupées en carré et mises l'une sur l'autre, avec du beurre et du jambon entre les deux... c'est qui ouvre l'appétit ! ça vaut l'absinthe. Elle m'a colloqué les trois bouteilles, et, par-dessus le marché, le homard et le poulet qui restaient de son déjeuner. Ah ! c'est une femme qui se nourrit crânement ! J'ai fait des manières pour accepter, tu comprends, mais pas beaucoup. Un dîner pareil, à l'œil, ça ne se refuse guère. J'ai fourré tout dans mon cabas... J'ai pris l'omnibus et me voilà... Pourquoi ne danses-tu pas une gigue, ma fille ? Pourquoi restes-tu là comme un *terme* ?

—Vous savez bien, ma tante, que je ne suis point gourmande.

—Qui te parle de gourmandise ? Il me semble que l'argent et le succès qui vont venir ensemble devraient te monter l'imagination un peu plus...

Dinah baissa la tête sans répondre.

—Tu as quelque chose... reprit Mélanie Perdreau. Je me souviens maintenant de ton air *épapouffé* et ses dessus dessous quand je suis rentrée... Qu'est-ce que tu as ?

—Rien, ma tante...

—Est-il venu quelqu'un pendant mon absence ?

—Vous savez bien que nous ne connaissons personne, répliqua la jeune fille, évitant ainsi de mentir.

—C'est juste. Mais enfin un hanneton quelconque t'a passé par la cervelle ! c'est aussi clair que le jour ! Dis-moi la vérité ! voyons.

Dinah prit un parti soudain.

—Ma tante, murmura-t-elle, je voudrais quitter le théâtre. La vieille fille fit un violent soubresaut, en répétant :

—Quitter le théâtre ! Tu plaisantes ?

—Non, ma tante, je suis très-sérieuse.

—Mais tu l'adorais, le théâtre ! Mais tu ne rêvais que la comédie, les planches, les décors ! Tout te plaisait, jusqu'au souffleur !

—Je n'aime plus rien de tout cela.

—Depuis quand ?

—Depuis qu'ayant réfléchi il m'a semblé que je m'étais trompée sur ma vocation. Je doute de moi-même. Je ne sais pas si j'ai du talent.

—Du talent ! Tu en as jusque dans ton petit doigt ! Et d'ailleurs, quand bien même tu n'en aurais pas, la vocation d'une jolie fille intelligente doit être de se mettre en vue. Ça mène à tout !

—A quoi, ma tante ?

—Je me comprends. Un jour, qui n'est pas loin, peut-être, tu verras que j'ai raison ! et, ce jour-là, tu me béniras ! Quitter le théâtre ! ah ! ah ! C'est ça qui serait une bêtise ! D'ailleurs, dis-moi, si tu quittais le théâtre, que ferais-tu ?

—Ce que font tant d'autres jeunes filles de mon âge, je travaillerais.

—Dans la couture ou dans la broderie, peut-être bien ?

—Oui, ma tante.

—Pour gagner trente sous par jour, n'est-ce pas ? Quarante au plus ! Est-ce ton idée ?

—Que voulez-vous, ma tante ! quand on est pauvre on vit pauvrement. Il n'y a pas de honte à cela.

Mélanie Perdreau redressa sa longue taille de tambour-major, secoua les *repentirs* de sa perruque et la *lumo* effarée de son chapeau qu'elle n'avait pas quitté, mit ses poings sur ses hanches et s'écria d'un ton pathétique :

—Tuez-vous donc le corps et l'âme pour élever une enfant ! Privez-vous de tout afin qu'elle ne manque de rien ! Servez-lui de mère (car je t'ai servi de mère depuis ton âge le plus tendre), et quand arrive le moment où vous croyez recueillir la récompense de tant de soins, de tant de soucis, de tant de sacrifices, plus personne ! C'est un serpent, c'est pis que cela, c'est une ingratitude que vous avez recueillie et réchauffée dans votre giron ! Dinah ! tu me fais bien du mal ! Je rêvais une vieillesse tranquille et satisfaisante, un bon appartement bien meublé, une bonne cuisinère, une bonne cave, une bonne voiture, un peu de toilette...

—Et c'est moi qui devais vous donner tout cela ? interrompit la jeune fille.

—Certainement.

—Par le théâtre ?

—Par le théâtre ou par autre chose, peu importe ! L'essentiel était de l'avoir. Tu démolis mon rêve, tu me rejettes dans la crotte d'où je me voyais déjà sortie. J'ai assez vécu comme ça, et je vais descendre dans la rue, du quatrième, par la fenêtre ?

V

En disant ce qui précède d'une voix agitée et avec un hoquet dramatique des mieux réussis, Mélanie Perdreau, joignant la pantomime à la déclamation, se précipita vers la fenêtre et mit la main sur l'espagnolette.

Si prodigieusement invraisemblable que fût la tentative de suicide de la vieille fille, Dinah Bluet n'en éprouva pas moins une émotion fort grande, une frayeur très-vive, et, saisissant sa tante à bras-le-corps, elle s'efforça de la ramener au milieu de la chambre, en la suppliant de se calmer.

La duègne faisait mine de résister, et répétait :

— Non... non... n'essaye de me retenir !... Mon parti est pris. Puisque tu n'as ni cœur ni âme, puisque tu trépignes sur mes espérances, puisqu'il faut absolument mourir de faim un jour ou l'autre j'aime mieux en finir tout de suite. Quand ta pauvre tante sera sous terre, tu n'auras plus à t'occuper que de toi... C'est un dernier sacrifice que je veux te faire...

La conclusion de cette petite scène de famille est prévue :

Mélanie Perdreau consentit à vivre, à condition que sa nièce ne songerait plus à quitter le théâtre où l'attendait un si bel avenir, et se préparerait à jouer la comédie chez madame veuve de Saint-Angot, ce qui rendrait cet avenir plus certain encore et plus rapproché.

La vieille fille ne demandait pas autre chose.

Ayant atteint son but, elle reprit sa physionomie habituelle, mit le couvert sur la petite table, déboucha les bouteilles, découpa le poulet, dépouilla le homard, et fit preuve enfin d'un vigoureux appétit en absorbant à elle toute seule les trois quarts des victuailles, amplement arrosées par sept huitième du contenu des bouteilles.

—Me voilà tant soit peu remise, dit-elle après avoir achevé ; prends ton tartan et ta capeline, ma fille, et filons au théâtre.

Dinah Bluet ne se souvenait pas d'avoir jamais connu son père et sa mère, très-petits commerçants dont les affaires avaient mal tourné, et qui étaient morts quand elle atteignait à peine sa quatrième année.

Son unique parente, Mélanie Perdreau, sœur de sa mère, faisait de la passenterie chez elle, et remplissait les fonctions d'ouvreuse de loges aux Délassements-Comiques, l'un des théâtres qui donnaient une physionomie si pittoresque à l'ancien boulevard du Temple.

Déjà vieille fille à cette époque, la passementière-ouvreuse recueillit l'orpheline, point par charité, mais en prévision de l'avenir.

Elle se dit, non sans raison, que l'enfant ne lui coûterait presque rien à élever et pourrait, quelques années plus tard, devenir particulièrement utile ou lui tenant lieu de servante, et en gagnant en outre, par son travail, un peu d'argent dont profiterait le misérable intérieur.

Dès l'âge de cinq ans Dinah fut envoyé à l'école des Sœurs où elle reçut l'instruction élémentaire.

—Si j'ai la chance que Dinah soit jolie, j'en ferai une actrice, et, si elle est actrice, je saurai m'arranger de manière à ne manquer de rien dans mes vieux jours.

Dinah devint jolie.

Sa tante alors au lieu de la reléguer au vestiaire, lui fit voir chaque soir le spectacle, afin de lui donner le goût du théâtre.

Ce goût, en effet, se développa chez l'enfant près de devenir jeune fille, et prit les allures d'une vocation. Bientôt Dinah ne rêva plus que la scène, et, s'étant procuré de vieilles brochures, passa les deux tiers de son temps à apprendre des rôles d'ingénus et de jeune première, car, au grand chagrin de sa tante, elle éprouvait une insurmontable aversion pour les pièces à cascades et les rôles à maillots ; ses instincts artistiques la poussaient vers le théâtre sérieux, c'est-à-dire vers le drame et ot vers la comédie.

Mélanie Perdreau aurait beaucoup préféré le contraire, les costumes de revue et de féerie étant bien plus *avantageux* pour mettre en valeur la plastique d'une jolie personne ; mais il fallait se résigner, et elle le fit.

À l'âge de seize ans moins un mois, Dinah Bluet débuta à Belleville avec énormément de succès. Elle y joua pendant une année une vingtaine de rôles, prit l'habitude des planches et fut engagée par le directeur de ce théâtre du boulevard où l'on jouait les *Aspasies*.

Nous savons le reste, et sans doute nos lecteurs s'expliquent maintenant l'exemplaire assiduité avec laquelle Mélanie Perdreau accompagnait sa nièce aux répétitions et aux représentations, la conduisant, la ramenant, ne la laissant pas un instant livrée à elle-même dans les coulisses ou dans la loge.

La duègne, chien de garde hargneux et toujours en éveil, veillait sur la vertu de Dinah, non pour la vertu elle-même, mais pour ce que pourrait rapporter, à un moment donné, cette vertu cotée d'autant plus haut qu'elle serait bien authentiquement sans accroc.

Un pareil calcul est hideux, nous le savons bien, et par malheur il est commun. Combien de mères, de vraies mères, dans un certain monde où le sens morale n'existe pas, même à l'état d'embryon, acceptant sans horreur d'odieux compromis et préparant de longue main des transactions infâmes.

Grâce au ciel, Mélanie Perdreau n'était point la mère de Dinah.

On voit des lis croître et s'épanouir, rayonnants de pureté, malgré la fange éparse autour de leurs racines.

La jeune fille peut se comparer à ces lis, et jamais, croyez-nous, comparaison ne sera plus juste.

Dinah Bluet, vivant dans une atmosphère corrompue, avait la chasteté d'un ange.

Au milieu de la licence indiscutable des mœurs théâtrales elle ne pouvait fermer les yeux pour ne point voir le mal, qu'elle comprenait à peine, glissait sur la blancheur de son âme sans y laisser une souillure.

Mélanie Perdreau, se rendant vaguement compte de cet état de choses, ne craignait point de la part de sa nièce une fantaisie, un caprice, dont elle la savait incapable.

Elle redoutait une mésaventure bien autrement grave à son point de vue. Nous voulons parler d'un amour *absurde*, (la duègne traduisait ainsi le mot *désintéressé*) se glissant brusquement dans ce cœur ingénu et tout prêt pour l'amour.

Aussi l'honorable personne ne laissait approcher de Dinah ni un auteur ayant moins de cinquante ans révolus, ni un séduisant jeune premier.

Elle possédait une expérience approfondie des corruptions parisiennes pour n'avoir point percé à jour, du premier coup d'œil, le mystérieux double sens de l'agence matrimonial de la rue des Saussaies.

Après cinq minutes de dialogue, elle avait apprécié à sa juste valeur madame veuve de Saint-Angot, en même que, de son côté, l'ex-garde-malade du boulevard des Batignolles savait non moins bien à quoi s'en tenir sur la visiteuse.

Ces deux natures d'élite, si bien faites pour se comprendre, projetaient de s'exploiter réciproquement et de se duper l'une l'autre.

Qu'allait devenir entre ces deux misérables la pauvre Dinah Bluet ?

Madame Angot, ou de Saint-Angot, comme on voudra, occupait en totalité un petit hôtel de la rue des Saussaies.

Une porte cachée rarement ouverte conduisait par un pas-

sago voûté aux écuries désertes et aux remises innocupées, construites à l'entrée du jardin. Madame Angot n'avait pas de voiture.

Nous ne nous occuperons ni du rez-de-ci-aussée où se trouvait la salle à manger et l'appartement particulier de la directrice, ni du second étage.

C'est au premier que nous allons conduire nos lecteurs, le surlendemain du jour où Dinah Bluot avait reçu la visite imprévue d'Octave Gavard dans modeste logis de la rue des Marais.

Un salon de réception, relativement très-vaste, ayant des fenêtres sur la rue et sur le jardin, était percé de deux grandes portes fort riches et de quatre autres beaucoup plus petites, dissimulées dans la tenture de soie cerise divisée en panneaux par des baguettes dorées.

Mélanie Perdreau n'exagérait rien en affirmant que madame veuve de Saint-Angot avait dans les mains un fameux état.

Et, maintenant que le décor nous est connu, arrivons à l'action.

VI

Il était deux heures moins quelques minutes.

L'ex-garde-malade du boulevard des Batignolles, assise dans un confortable fauteuil de maroquin vert devant le bureau du boudoir qui lui servait de cabinet de travail, supputait ses recettes de la semaine précédente et traçait des chiffres compliqués sur une main courante, à côté de laquelle s'étalait un large in-folio relié en chagrin rouge, et détail caractéristique, se fermant avec un cadenas.

On pouvait lire, imprimés en lettres d'or sur le plat de ce grand livre, ces mots :

RÉPERTOIRE

Famille. — Dots et Fortune. — Renseignements divers.

DEMOISELLES ET VEUVES.

Un autre volume, de même dimension, mais beaucoup plus mince et également cadennassé, était consacré aux MESSIEURS.

Deux heures sonnèrent.

Madame Angot (nous lui conserverons désormais ce nom qui nous est familier), se renversa dans son fauteuil, ferma sa main-courante et frappa sur un timbre.

La bonne dame n'était pas beaucoup moins maquillée que le soir de la première représentation des *Aspasies*.

Un grand valet de pied, portant une livrée un peu théâtrale : habit à la française gros bleu, galonné d'or avec aiguillettes d'or, gilet de panne jaune, culotte rouge, bas de fil d'Écosse blancs bien tendus sur un mollet rebondi, et souliers à boucles dorées, entra dans le boudoir où l'appelait la sonnerie du timbre.

— Joseph, lui dit madame Angot, prévenez M. Tamerlan que je désire lui parler.

Avant que dix minutes se fussent écoulées, M. Tamerlan paraissait.

Nous le connaissons. C'était l'homme au paletot jaunâtre, aux cheveux plats, aux lunettes bleues. C'était Sarriol, devenu le bras droit, le factotum et le commensal de la maîtresse du logis.

— Qu'y a-t-il ? demanda le nouveau venu.

— Il y a, Eugène, (madame Angot avait adopté, cette façon populaire et fantaisiste de prononcer le prénom : *Eugène*, il y a que vous allez descendre au rez-de-chaussée et vous mettre en friction derrière une vitre. Van Artoff doit venir à deux heures et quart très-précises, par conséquent il arrivera dans dix minutes. Dès que vous verrez son coupé (et il est facile à reconnaître), vous ferez ouvrir la porte cochère pour que la voiture puisse entrer. Il faut se méfier. La Desjardins n'aurait qu'à passer par ici... elle monterait d'autorité, et nous aurions une scène à n'en plus finir, ce qui serait d'un goût déplorable.

— Compris.

— Aussitôt l'ex-armateur déballé, vous lui offrirez très-respectueusement votre bras pour grimper les marches, car il est pou geillard, le digne homme, et vous l'introduirez dans le grand salon.

— Est-ce tout ?

— Non. J'attends à deux heures et demie la demoiselle Mélanie Perdreau, vous savez, la femme au cabas, cette grande caricature qui est venue l'autre jour. Elle ne sera pas seule. Elle amène sa nièce, la petite Dinah Bluot, la débutante des *Aspasies*.

— Faudra-t-il les faire monter tout de suite ?

— Oui, mais elles resteront dans l'antichambre pendant que vous viendrez m'avertir. Prévenez mademoiselle Anita et qu'elle soit prête à se rendre à mon premier appel pour la chose que je lui ai expliquée ce matin.

— Est-ce tout ?

— C'est tout. Baisez ma main, Eugène, je vous le permets, et déployez votre savoir-faire habituel.

Sarriol embrassa résolument et à deux reprises les doigts bouidinés que madame Angot lui tendait avec un joli geste enfantin, puis il sortit.

Quelques minutes s'écoulèrent. On entendit la porte cochère s'ouvrir, et se refermer ensuite, après qu'une voiture eût roulé sous la voûte. La matrone quitta son siège, jeta un coup d'œil à une glace, éparpilla du bout du doigt deux petites mèches de cheveux postiches qui folâtraient agréablement sur son front et courut attendre, à l'entrée principale du grand salon, l'important visiteur.

Van Artoff, soutenu d'un côté par sa canne, de l'autre par le bras de Sarriol, gravissait lentement et péniblement l'escalier.

Son visage morne, aux yeux éteints, à la lèvre pendante, offrait cette même expression d'abrutissement complet que nous avons signalée en le présentant à nos lecteurs, dans l'avant-scène du rez-de-chaussée, le soir de la première représentation au boulevard.

— C'est haut ! murmura-t-il en soufflant comme un phoque, quand il se trouva de plain-pied sur l'épais tapis du salon de réception.

— Soyez le bienvenu, cher monsieur ! s'écria madame Angot, j'attendais le grand honneur de votre visite avec une impatience dont vous n'avez pas d'idée ! Vous trouvez que c'est un peu haut, il n'y a pourtant que seize marches. Asseyez-vous, je vous en prie. Ce fauteuil est moelleux. Mon Dieu, que vous avez bonne mine ! Ma parole d'honneur, vous rajeunissez tous les jours !

Van Artoff, sans paraître accorder la moindre attention à ce verbiage, se laissa tomber comme une masse dans le fauteuil avancé pour lui et qui gémit sous son poids énorme.

— Oserai-je vous offrir quelque chose ? reprit madame Angot, un rafraîchissement quelconque ?

— Osez, répondit laconiquement l'ex-armateur qui parlait le moins possible.

— Et que vous offrirai-je, cher monsieur ? Un petit verre de vin de Xérès avec un biscuit ? Une limonade frappée ? Une tasse de thé ? ou autre chose ? La maison tout entière est à votre disposition. Que désirez-vous ?

— Grog au rhum, répliqua Van Artoff.

— A l'instant même.

La matrone donna des ordres et, pendant qu'on les exécutait, elle revint s'asseoir auprès du millionnaire et lui dit, en baissant la voix :

— Je me suis occupée de notre affaire, beaucoup, beaucoup.

Les yeux éteints du Flamand se ranimèrent aussitôt. Une étincelle passagère brilla dans leurs prunelles pâles.

— Tout marche, continua madame Angot, ou plutôt tout marchera, j'en ai la ferme confiance.

Un sourire vague, ou plutôt une sorte de rictus bestial, éclaira la face épaisse du vieillard.

— Bon, fit-il.

— Vous comprenez, cher monsieur, poursuit la matrone, que jamais, au grand jamais, je n'aurais pris la liberté grande de vous déplacer sans un motif des plus sérieux. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Avant un quart d'heure, la délicieuse enfant à qui vous avez fait l'honneur de la distinguer sera dans mon logis avec sa tante, une digne personne qui lui tient lieu de mère et veille sur elle avec une sollicitude admirable ! Depuis que la petite a quinze ans, elle ne s'est pas trouvée seule une minute, soit le jour, soit la nuit ! Dans les coulisses du théâtre sa tante ne la quitte non plus que son ombre ! C'est une vertu solide et garantie, je vous en réponds !

Les étincelles des yeux du Flamand se métamorphosèrent en flammèches.

— Je vais la voir ? demanda-t-il.

— Assurément.

— Lui parler ?

— Ah ! non, par exemple !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour bien des raisons. D'abord la mignonne ne s'y attend pas. A cet âge-là, vous savez, cher monsieur, on a dans la tête des petites idées romanesques. Il faut la préparer tout doucement à son mariage, cette enfant, sans quoi elle serait capable de le refuser.

Le visage de Van Artoff s'assombrit.

— Non, non, ne vous inquiétez pas, reprit madame Angot vivement. Je réponds de tout. Seulement il faut un peu de patience et beaucoup de prudence. Ah ! voici votre grog. Buvez-le, et écoutez-moi bien. Dinah Bluet ne vous verra pas, et vous la verrez tout à votre aise.

— Comment ?

— Par un moyen à moi, très-malin, que vous connaîtrez dans un instant. J'ai préparé une petite scène qui vous fera plaisir. L'affaire est sérieuse, il importe de vous interroger vous-même, à tête reposée, et de savoir si de cet examen résulte la certitude que vous éprouvez pour Dinah Bluet un sentiment solide.

— Je la veux ! fit Van Artoff d'une voix sourde.

— Bref, et pour me résumer, il ne peut être question entre vous et Dinah Bluet que d'un mariage heureux, comme on dit. Le printemps chassera l'hiver.

On frappa doucement à l'une des portes du salon.

— Entrez, dit madame Angot.

Sarriol parut.

— Ces dames viennent d'arriver, fit-il.

— Introduisez-les dans cinq minutes, répliqua la matrone, et, s'adressant à Van Artoff, elle ajouta : Ce sont elles. Prenez mon bras, cher monsieur, et venez.

La directrice de l'agence matrimoniale conduisit son hôte dans l'une des petites pièces richement meublées qui communiquaient à la fois avec un couloir extérieur, et dont les portes étaient à peu près invisibles.

Elle approcha un fauteuil pour le millionnaire et reprit :

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle fit jouer ensuite deux petits disques de métal blanc qui démasquèrent deux ouvertures de la largeur d'une pièce de dix sous, pratiquées tout près l'une de l'autre dans la porte dérobée ouvrant sur le salon.

— Voilà votre observatoire, dit-elle. De là vous pourrez entendre et voir. Ayez soin seulement de ne pas tousser. Quand je viendrai vous rejoindre, je suppose que vous aurez pris un parti.

Puis madame Angot quitta l'ex-armateur pour aller recevoir Mélanie Perdreau et Dinah Bluet.

L'ex-garde-malade du boulevard des Batignolles courut ou plutôt roula au-devant de ses visiteuses que Tamerlan-Sarriol introduisit dans le grand salon.

— Vous êtes l'exactitude même, ma chère dame ! C'est très-bien ! s'écria-t-elle en secouant vigoureusement la main sèche de Mélanie Perdreau, qui lui faisait coup sur coup ses plus belles révérences ; ensuite elle embrassa Dinah avec effusion.

Tout en disant ce qui précède, madame Angot avait conduit la jeune fille auprès de la cheminée, à trois ou quatre pas au plus des deux ouvertures par lesquelles Van Artoff la dévorait des yeux.

Madame Angot causa longtemps avec la jeune fille, puis Dinah et sa tante quittèrent le petit hôtel de la rue des Saussaies, et madame Angot entra dans la chambre mystérieuse où elle avait laissé Van Artoff.

VII

Si nos lecteurs n'ont point oublié l'impression produite sur Van Artoff par l'entrée en scène de Dinah Bluet, le soir de la première représentation des *Aspasies*, nous ne les étonnerons guère en leur apprenant que madame Angot trouva l'ex-armateur d'Anvers aux trois quarts congestionné dans la petite pièce où elle l'avait laissé seul.

Son visage bestial était d'un violet sombre. Les yeux lui sortaient de la tête. Il bégayait des mots sans suite, comme un idiot ou comme un fou.

La maîtresse du logis, très-inquiète, employa des moyens énergiques pour le ramener à son état habituel, c'est-à-dire à l'abrutissement simple, et elle y parvint plus vite qu'elle n'aurait osé l'espérer.

— Cher monsieur, lui dit-elle quand elle le vit respirer librement, il me semble que ça va présentement tout à fait bien.

— Oui, répliqua le Flamand, tout à fait.

— Allons, tant mieux ! Vous avez eu le temps d'examiner à votre aise notre petite amie, n'est-ce pas ? Etes-vous bien convaincu qu'elle ne perd rien à être vue de près ?

— Elle y gagne ! murmura Van Artoff dont les prunelles ternes recommencèrent à briller.

— Ah ! vous êtes connaisseur ! C'est un morceau de roi ou de millionnaire, cette enfant-là ! Ainsi, vos idées n'ont point changé ?

— Non... non... non...

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ?

— Oui...

— Pour me décider à m'occuper de vos intérêts et à me charger de votre bonheur (ce qui ne sera pas du tout facile, croyez-le), j'exige, vous le savez, quelque chose de très-sérieux, un mariage reposant sur un bon contrat bien en règle, rédigé selon la formule par un habile homme qui prend soin de mes petits intérêts, M. Roch... Il est probe et désintéressé autant qu'il est malin, ce qui n'est pas peu dire. Nous le verons ensemble. Est-ce convenu ?

— Oui, convenu.

— Très-bien. Nous prendrons un prochain rendez-vous pour étudier à loisir les détails pécuniaires, ils seront réglés à l'amiable. Vous êtes immensément riche et vous ne regardez pas à l'argent, c'est connu. De ce côté, tout ira donc sur des roulettes.

Je vais travailler ferme, et j'aurai soin de vous tenir au courant de mes démarches. Donc, vivez en paix.

Van Artoff quitta le petit hôtel de la rue des Saussaies, et madame Angot se frotta les mains en murmurant :

— C'est une grosse affaire. Un coup de fortune. Je prévois des obstacles, mais qu'importe ? je réussirai, je le veux, fallût-il, pour arriver au succès, employer les grands moyens.

Après ce court monologue, l'ex-garde-malade agita le cordon d'une sonnette.

— Joseph, commanda-t-elle au valet de pied, prévenez M. Tamerlan que je désire lui parler tout de suite...

Sarriol accourut.

— Ugène, lui dit madame Angot, prenez une voiture ; allez, sans perdre une minute, rue Montmartre, à l'agence Roch et Fumel. Voyez M. Roch personnellement et priez-le de passer ici ce soir. Demandez ensuite le nommé Picolet, Stani Picolet, que vous connaissez déjà, et chargez-le de s'assurer si Van Artoff est toujours disposé au mariage. Je payerai le prix habituel. Si, par hasard, Stani Picolet avait bien besoin de vingt francs, avancez-les lui de ma part.

Deux mois s'écoulèrent.

Il nous suffira de donner à nos lecteurs un aperçu rapide des quelques incidents survenus pendant ces quinze jours et relatifs à Dinah Bluet, à Octave Gavard, à l'ex-armateur, et aux deux coquines, Mélanie Perdreau et madame veuve de Saint-Angot.

Chaque jour Van Artoff se faisait amener rue des Saussaies, dans le but d'activer les démarches de la maîtresse du logis qui lui répondait invariablement :

— Tout va le mieux du monde, cher monsieur, mais il ne faut pas vouloir danser plus vite que les violons.

En réalité, tout n'allait pas si bien que l'affirmait l'ex-garde-malade.

Deux ou trois fois par semaine la tante de Dinah se rendait au petit hôtel de madame Angot.

A peine cette dernière venait-elle de s'installer dans l'omnibus de la Madeleine que l'héritier des millions de feu Gavard accourait chez Dinah, qui maintenant l'attendait avec impatience et le voyait arriver avec joie.

Ils s'aimaient. . .

Nous savons comment s'était développé l'amour dans le cœur vierge du gommeux, qui se croyait blasé. . .

Dans le cœur de Dinah, nous le savons aussi, ce sentiment divin avait commencé par la pitié.

Le vieillard de vingt ans, le viveur anémique, que nous avons vu, terrassé par la fatigue et par l'ivresse après une nuit d'orgie, et la petite comédienne, jetée tout enfant par le hasard dans les coulisses des théâtres où elle avait grandi, s'aimaient du plus charmant, du plus frais, du plus chaste de tous les amours.

Paris, la ville pervertie, offre parfois de ces phénomènes.

Au physique comme au moral, Octave devenait méconnaissable.

Assis pendant des heures à côté de Dinah, tenant une de ses petites mains dans les siennes tandis que sur son épaule la jeune fille confiante appuyait sa jolie tête, c'est à peine si parfois il effleurait à la dérobée une mèche folle errant sur le front ou une natte un peu défaite, et sa bouche ne cherchait jamais à se rapprocher traitreusement des lèvres fraîches qui lui souriaient.

Il existe des corrompus, nous le savons bien, à qui cette retenue semblera ridicule.

Leur avis, grâce à Dieu, n'est point le nôtre, et la rédemption par l'amour nous paraît absolument adorable.

Quel avenir rêvaient les deux jeunes gens ?

Nous affirmons qu'ils n'en rêvaient aucun.

Dinah Bluet, d'une façon vague et tout instinctive, croyait entrevoir des points noirs dans les prochains horizons de sa vie et tâchait de n'y point penser.

Octave se trouvait si heureux du présent, en le comparant à l'existence de la veille, qu'il ne songeait pas au lendemain. Il se disait : " *Nous nous aimons ! . . .*" C'était tout, et c'était assez.

Quand Mélanie Perdreau ne sortait point pour se rendre à l'hôtel de la rue des Saussaies, Dinah, ne pouvant recevoir Octave, trouvait pourtant moyen de causer avec lui.

Sous prétexte de travailler son rôle du *Piano de Berthe* elle s'enfermait dans sa chambre, elle écrivait à son ami, qui lui avait donné l'adresse de la rue Caumartin, et, le soir, en allant au théâtre avec sa tante, elle jetait ses lettres dans la boîte de la rue de Lancry.

Elles étaient longues, ces lettres, d'une écriture un peu vulgaire, d'une orthographe un peu douteuse, mais charmante de simplicité, de candeur et de tendresse.

Le lendemain, dans la matinée, la vieille fille se rendit à l'hôtel de la rue des Saussaies, en revint presque aussitôt et apprit à sa nièce que la directrice de l'agence matrimoniale les attendait toutes deux à dîner, ce jour même, et que la première répétition du *Piano de Berthe* aurait lieu dans la soirée.

Dinah accueillit l'invitation avec une froideur manifeste qui scandalisa notablement Mélanie Perdreau.

— Tu sembles contrariée, petite fille, s'écria-t-elle. N'apprécies-tu pas, comme il convient, l'honneur que veut bien nous faire madame veuve de Saint-Angot ?

— Que puis-je vous répondre, ma tante ? répliqua Dinah. Il est certain que cette dame ne m'inspire aucune sympathie.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais, je ne l'aime pas, c'est plus fort que moi.

— Madame de Saint-Angot n'a eu pour toi que des égards, des paroles flatteuses, des éloges.

— Des éloges exagérés qui me froissent et m'humilient.

— Elle veut ton bonheur et souhaite y contribuer.

— Je lui rends grâce de son bon vouloir, mais mon unique désir est qu'elle ne s'occupe pas de mon humble personne.

Mélanie Perdreau haussa les épaules avec colère.

— Tiens, fit-elle, tu n'es qu'une ingrate ! J'en suis d'ailleurs fort peu surprise ! Depuis longtemps je sais que tu n'as pas de cœur !

Abandonnons l'atmosphère malsaine du luxueux hôtel de la rue des Saussaies, dont nous nous serions bien gardé d'affronter les miasmes délétères, si notre titre : LE COUPE-GORGE, ne nous avait contraint à descendre dans ces bas-fonds où se blottit la figure à la fois tragique et grotesque de l'entremetteuse, une des plaies du Paris contemporain, et rejoignons notre petite amie Dinah Bluet dans la chambrette louée par elle, en dehors de la connaissance de sa tante, pour éviter les obsessions de cette dernière, qui voulait la vendre à l'agence de madame Angot.

Il était midi moins quelques minutes.

La veille au soir, la jeune fille avait reçu, en même temps que ses vêtements, un billet ainsi conçu :

" Tout va bien, ma chérie. Vous n'avez plus à craindre personne. Dormez d'un bon sommeil. Pensez à moi et aimez-moi avant de vous endormir. Pensez à moi et aimez-moi quand vous vous réveillerez. A demain. Je vous aime.

" OCTAVE.

L'esprit tranquille, le cœur content, ne se doutant guère qu'elle allait être en butte aux attaques d'un ennemi caché dans l'ombre, d'un ennemi plus dangereux à lui seul que Mélanie Perdreau et madame veuve de Saint-Angot réunies, d'un ennemi enfin que l'appât des six millions d'Octave Gavard rendait implacable, Dinah dormit en effet d'un bon sommeil, visité par des songes d'heureux augure.

La bonne dame qui louait à la jeune fille la chambrette et le cabinet proposa de lui fournir, chaque matin et chaque après-midi, pour une somme modique, un déjeuner frugal et un dîner d'une simplicité toute spartiate.

La petite comédienne se trouvait ainsi débarrassée des soins matériels de l'existence. Elle n'avait plus qu'à équilibrer son modeste budget. Les cent francs mensuels devaient subvenir non seulement aux frais de loyer et de nourriture, mais encore au paiement de la blanchisseuse et à l'achat de deux paires de gants.

Le printemps était proche, à la rigueur on pouvait se passer de feu.

Mais si, par aventure, il fallait une robe neuve pour une pièce nouvelle ? Comment faire ?

Bah ! le directeur était brave homme au fond. . . Il fournirait la robe. Peut-être l'achèterait-il au Temple. Mais ceci paraissait un détail à Dinah.

A onze heures et demie la jeune fille s'habilla. A midi moins cinq minutes elle partit pour son théâtre.

C'était jour de paye, nous le savons.

Dinah reçut ses appointements, et elle s'éloignait quand le régisseur la fit rappeler.

— Un bulletin de lecture pour demain, mademoiselle, lui dit-il. Midi pour le quart, au grand foyer. . . On allait envoyer chez vous, toujours rue des Marais, n'est-ce pas ?

La jeune fille donna sa nouvelle adresse, entra au foyer des artistes et vit au *tableau* le titre d'une pièce en cinq actes.

— Il n'y a que trois femmes, pensa-t-elle après avoir lu la distribution. Tant mieux, mon rôle sera probablement joli.

Elle retourna toute joyeuse à son logis, voyant l'avenir à travers un prisme couleur de rose, contente de sa liberté conquise, ravie de ne plus sentir sur ses talons la figure grotesque, et qui maintenant lui semblait sinistre, de Mélanie Perdreau.

A peine était-elle rentrée depuis un quart d'heure quand Octave arriva.

Elle lui tendit la main en souriant.

— D'abord, scyez le bien accueilli, mon ami, lui dit-elle, et regardez ensuite ma gentille installation... Point de luxe, c'est vrai, mais une simplicité charmante et qui vaut cent fois mieux. Ce plancher blanc, ces rideaux blancs, ce petit lit blanc, tout me ravit... Et puis, pas de tante Mélanie avec ses éternels désirs impossibles à réaliser. Au moins ici j'ai le droit d'être pauvre et de me trouver très-heureuse.

Octave regardait la chambrette à peine meublée, mais d'une propreté toute flamande, d'une fraîcheur virginale, et lui trouvait une vague ressemblance avec un coin du paradis.

Le reste de l'après-midi passa comme l'éclair dans un intarissable causerie. Puis il dit bonsoir à Dinah et sortit.

VIII

Dinah Bluet assista, le lendemain, à la lecture pour laquelle elle avait été convoquée.

Le drame nouveau était d'un auteur en vogue qui comptait presque autant de succès que de pièces.

La jeune fille trouva son rôle très-joli et revint enchantée.

Les répétitions commencèrent le jour suivant.

A partir de ce moment, l'existence de nos deux amoureux devint d'une régularité que d'autres auraient sans doute taxée de monotonie et qui leur paraissait ravissante.

Dinah passait au théâtre toutes ses après-midi. Elle rentrait chez elle pour dîner.

— Octave arrivait ensuite et les heures s'écoulaient rapides, dans un innocent tête-à-tête, jusqu'à près de minuit.

Quelquefois le jeune homme conduisait au spectacle sa petite amie, dans quelque baignoire bien sombre. Il la ramenait en voiture à sa porte où il la quittait en lui disant :

— A demain, je vous aime.

— Je vous aime, répondait la jeune fille ; à demain, et pensez à moi.

Octave respectait Dinah d'autant plus qu'il avait plus méprisé les femmes, et Dinah n'avait point de lutte à subir contre elle-même, ne connaissant de l'amour que ce qu'il a d'absolument chaste et de divinement idéal.

Au bout d'un mois, l'œuvre nouvelle fut jouée pour la première fois.

La pièce réussit. Le succès de la jeune fille fut complet et constaté par la presse entière avec une rare unanimité.

Octave subit la nécessité de faire alors une transformation dans ses habitudes.

Il consacra ses après-midi à la chambrette de la rue du Faubourg-du-Temple et redevint le locataire assidu de l'avant-scène du rez-de-chaussée où nous l'avons vu s'installer chaque soir pendant l'existence éphémère des *Aspasies*.

Seulement il ne jetait plus de bouquets, Dinah l'ayant très-sérieusement prié de n'en rien faire.

— Personne au théâtre n'ignore que vous êtes mon ami, lui avait-elle dit, et cette petite ovation quotidienne, concertée entre nous, semblerait ridicule.

Le jeune homme, nullement convaincu, avait cédé par obéissance.

Si l'on veut bien supputer les dates, on verra qu'un intervalle d'un peu plus de six semaines s'était écoulé depuis la soirée mémorable et grosse d'événements futurs où le hasard avait réuni, dans une même salle de spectacle, presque tous les personnages de notre récit.

Le duel d'André de San-Rémo et de Grisolles ayant eu lieu dans la seconde quinzaine du mois de février, nous voici parvenus au commencement du mois d'avril.

Après une convalescence assez longue, la guérison du jeune marquis se trouvait enfin sinon complète, du moins certaine.

Une double cicatrice à la poitrine et sous l'épaule, fermant la terrible blessure faite par l'épée du pseudo-capitaine, une grande faiblesse, une pâleur intéressante, étaient les seules conséquences et les dernières traces des cruelles souffrances subies par André.

On pouvait dire de lui, en empruntant au langage vulgaire une expression caractéristique : *Il est revenu de bien loin.*

Nous avons laissé Germaine de Grandlieu presque sans connaissance, brûlée par une fièvre ardente et sous le coup d'une fluxion de poitrine dont son médecin ne pouvait deviner la cause, au moment où le vicomte de Grandlieu, absent depuis quarante-huit heures, revenait en toute hâte de ses propriétés de Touraine.

La fille de Clothilde de Randal allait-elle payer de sa vie l'imprudence commise en un moment de surexcitation morale poussée jusqu'au délire ?

Non.

La pauvre enfant débutait à peine dans le monde et dans l'amour. Il lut restait à apprendre les douleurs de la vie, à connaître les souffrances.

Le médecin, si grandes que fussent son habileté et son expérience ne pouvait supprimer le mal : il l'enraya.

Les premiers rayons du soleil d'avril illuminaient joyeusement le ciel d'un bleu profond, l'atmosphère était redevenue tiède, les feuilles naissantes crevaient les bourgeons gonflés des vieux arbres, quand la jeune femme, blanche et languissante encore, appuyée au bras de son mari, quitta sa chambre pour la première fois et descendit les marches du perron conduisant à ce jardin où, sous la neige à demi fondue, sous la pluie tombant à flots, elle avait passé une si terrible nuit.

Germaine frissonna de tout son corps en revoyant le kiosque devenu son unique et insuffisant abri pendant ces heures effroyables.

A grand-peine, et soutenue par M. de Grandlieu, elle fit d'un pas chancelant le tour de la pelouse, dont le tapis d'émeraude s'étendait entre l'hôtel et les Champs-Élysées.

Le docteur, arrivant pour sa visite quotidienne, rejoignit au jardin le vicomte et sa femme.

— Bravo, ma chère malade ! dit-il. Je suis heureux de vous trouver ici ! Le soleil et l'air pur, voilà les grands dictames, voilà les vrais guérisseurs, et c'est Dieu qui les donne ! Toutes les ordonnances et toutes les Facultés du monde ne valent pas, pour raviver une belle convalescente, le moindre rayon tombé du ciel...

— Elle est absolument guérie, n'est-ce pas, docteur, ma chère Germaine ? demanda M. de Grandlieu.

— Oh ! absolument, et si j'en pouvais dire autant de toutes mes malades, je prendrais un repos dont j'ai grand besoin, je vous l'affirme...

— Cependant, murmura la jeune femme, je suis bien faible encore. Si l'un de ces petits oiseaux qui voltigent de branche en branche me heurtait du bout de son aile, il me semble, docteur, qu'il me ferait tomber...

— Ceci passera vite et nous allons compléter la cure... répondit le médecin en souriant ; puis, s'adressant à Armand, il ajouta : Madame la vicomtesse a besoin, pour revenir forte et vaillante, de respirer à pleins poumons un air plus vif que celui de Paris... Emmenez-la pendant deux ou trois mois à la campagne, où vous voudrez, peu importe le lieu, pourvu que de larges espaces se déroulent autour d'elle et que le vent du soir lui apporte la senteur des bois.

— Que pensez-vous de la Touraine, docteur ? demanda le vicomte.

— J'ai dit : *Où vous voudrez...* J'approuve d'ailleurs tout à fait la Touraine. Climat délicieux, vastes horizons, nature féconde et riche. Impossible de mieux choisir.

—Nous irons à Grandlieu.. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, Germaine ?

—Je veux tout ce que vous voulez, mon ami.

—Docteur, quand pouvons-nous partir ?

—Mais, dès demain si bon vous semble. Madame la vicomtesse supportera le voyage à merveille, et je ne vois d'ailleurs aucun inconvénient à ce qu'elle se fatigue un peu.

—Je vais donc télégraphier pour que mon régisseur mette tout en ordre au château, et nous partirons dans trois jours.

dans la matinée, se fit annoncer chez San-Rémo ; il le trouva debout, allant dans sa chambre, d'un pas bien incertain encore et bien lent.

André rougit en serrant la main que le vieillard lui tendait. Chaque fois que le jeune homme se trouvait en présence du mari de Germaine, tout le sang de ses veines appauvries lui montait au visage.

—Mon cher enfant, lui dit le vicomte après l'échange de ces affectueuses banalités qui sont la monnaie courante du dialo-



La voix de la jeune fille appelant à l'aide avait atteint Octave en plein cœur. (Page 254.)

M. de Grandlieu visitait assidûment le petit hôtel de la rue de Boulogne, et se félicitait des progrès réguliers, quoique lents, de la convalescence d'André.

Ce dernier n'avait appris la maladie de Germaine que lorsque l'apparence même d'un danger n'existait déjà plus, et ce fut un bonheur pour lui de n'être pas informé plus tôt, car, dans la situation de corps et d'esprit où il se trouvait, l'épouvante et l'angoisse l'auraient infatigablement tué.

Le lendemain de son entretien avec le docteur, Armand,

gue entre gens qui se voient presque chaque jour, je viens vous faire mes adieux.

La rougeur signalée par nous disparut brusquement des joues d'André, qui répéta :

—Vos adieux ! Pourquoi vos adieux ?

—La vicomtesse et moi, nous quittons Paris.

André, déjà très-pâle, le devint plus encore.

—Ah ! murmura-t-il, vous partez !

—Oui.

—Pour longtemps ?

—Pour deux ou trois mois.

—Bientôt ?

—Après-demain.

—Vous allez loin d'ici ?

—En Touraine, à Grandlieu.

—M'est-il permis de vous demander, monsieur le vicomte, le motif de ce brusque départ, auquel vous ne me paraissiez point songer il y a deux jours.

—Je n'y songeais pas, en effet. Ce déplacement m'est conseillé par mon médecin, qui déclare l'air de la campagne, sinon tout à fait indispensable du moins très utile au rétablissement prompt et complet de madame de Grandlieu dont la convalescence se prolonge un peu trop...

—Ah ! balbutia le jeune homme avec mélancolie, l'air de la campagne... oui, c'est vrai, c'est la vie, c'est la santé, c'est la force. On m'ordonne, à moi aussi, le soleil et l'air pur..

—Qui vous empêche ? commença le vicomte.

—Est-ce que je peux ? interrompit André. Songez-y donc, je suis seul au monde. L'isolement complet, l'abandon dans des lieux inconnus, au milieu de visages étrangers, ce serait trop triste. Loin d'y revivre, j'y mourrais.

—Eh bien ! mais, dit Armand, entraîné par un mouvement spontané et irréfléchi de son cœur généreux, mouvement d'ailleurs très-naturel puisqu'il s'agissait du jeune homme qui pour lui avait joué sa vie et presque perdu la partie, je pense à une chose. Il est facile d'éviter cet isolement, cette solitude, cet abandon qui vous épouvantent à bon droit.

—Et, comment ? demanda San-Rémo, dont le cœur cessa de battre.

—Nous partons après-demain, je vous le répète, continua le vicomte. Germaine, je l'espère et j'y compte, aura repris avant qu'il soit peu la force nécessaire pour remplir ses devoirs de maîtresse de maison. Il était convenu, vous vous en souvenez, que nous chasserions ensemble l'automne prochain. Avancez votre voyage. Venez dans un mois, et acceptez pour quelques semaines l'hospitalité du château de Grandlieu.

André se sentit défaillir. Une rougeur ardente empourprait son visage. Ses tempes battaient à se briser.

—Quoi ! balbutia-t-il, vous voulez...

—Je veux que vous soyez mon hôte. Oui, certes, je le veux ! Et ne me refusez pas. Un refus, je vous en prévient, me serait très-pénible.

—Oh ! j'accepte ! j'accepte ! et avec quelle reconnaissance, Dieu le sait ! s'écria le jeune homme, qui faillit se trahir par cet impétueux élan et par l'émotion de sa voix où les cordes de son cœur vibraient.

—Et pendant votre séjour auprès de nous, reprit Armand, rien ne vous empêchera de visiter à fond le domaine des Ridelles que vous désirez acquérir... vous deviendrez notre voisin. Tout sera pour le mieux ! ainsi, c'est convenu ?

—Oui, convenu.

—Je vous quitte, alors, mon cher enfant, mais je ne vous dis plus : *Adieu !* je vous dis : *Au revoir !*

Et M. de Grandlieu se retira, laissant André ivre de bonheur et presque fou de joie.

IX

Le vicomte, de retour à l'hôtel, entra chez Germaine.

La jeune femme, un peu lasse d'avoir fait la veille le tour de la pelouse, était encore au lit.

Armand s'entretint avec elle d'une foule de détails relatifs à leur départ du surlendemain, à leur installation en Touraine, et, au moment de la quitter, il lui dit :

—J'ai une nouvelle à vous annoncer, mon amie. Dans un mois, quand vous serez complètement remise, nous aurons un hôte. Vous me pardonnerez, je l'espère, d'avoir fait sans vous consulter une invitation dont l'idée m'est venue tout à coup. André de San-Rémo, à qui l'air de la campagne est nécessaire au moins autant qu'à vous, viendra passer quelques semaines à Grandlieu.

L'ombre portée des lourds rideaux du lit monumental, noyant dans la demi-teinte le visage de Germaine, ne permit point au vicomte de remarquer la soudaine altération de ce visage.

La fille de Clotilde de Randal garda le silence.

—Vous vous taisez, reprit Armand avec quelque inquiétude ; ai-je eu tort de céder à l'intérêt si vif que m'inspire ce jeune homme ? Sa visite doit-elle être pour vous une cause d'ennui et de fatigue ?

—Pourquoi supposez-vous cela ? demanda Germaine d'une voix faible et comme brisée.

—Je ne suppose rien, j'ai peur de vous avoir déplu, voilà tout. Parlez-moi franchement, mon amie. Ce que j'ai fait peut se défaire. Au besoin nous renoncerions à la Touraine, nous irions à Nice ou en Italie, mon invitation imprudente se trouverait non avenue par la force des choses, sans qu'il fût possible à M. de San-Rémo de deviner la cause de cette détermination nouvelle, et, par conséquent, sans l'ombre d'une blessure pour son amour-propre.

—Ne changez rien à vos projets, balbutia la vicomtesse ; toujours, et quels qu'ils soient, je les approuve.

Armand rassuré quitta la chambre de sa femme, et Germaine, restée seule, pressant sa poitrine de ses deux mains pour comprimer les battements de son cœur, se dit tout bas :

—Près de lui ! Ensemble sans cesse, pendant des jours, pendant des semaines, après mon acte de folie, après les paroles échappées à son délire ! Pour lui comme pour moi c'est une situation impossible ! Devait-il accepter l'invitation d'Armand ? Non ! cent fois non ! Il n'a point refusé, mais il ne viendra pas, je lui écrirai, s'il le faut, pour le supplier de ne pas venir.

Le surlendemain M. de Grandlieu et sa femme partaient pour la Touraine.

Un mois plus tard San-Rémo recevait une lettre, non de Germaine, mais du vicomte. Cette lettre lui rappelait sa promesse en ajoutant qu'il était attendu.

Un télégramme d'André répondit : " Je partirai par le premier train. Tous les respects du cœur."

Deux heures après il montait en chemin de fer.

Philippe de Croix-Dieu, qui l'avait conduit à la gare, eut aux lèvres un sourire de triomphe en entendant siffler la vapeur, se frotta les mains joyeusement et murmura comme le *Rodin du Juif-Errant* :

—Ça marche ! Ça marche !

—Georges, voici ma main, je serai votre femme, avait dit Fanny Lambert à Georges Tréjan, le lendemain du jour où l'article de l'*Invalide russe* annonçant la mort prématurée du prince Serge Aldéonoff (article légèrement modifié par le baron de Croix-Dieu), s'était trouvé reproduit aux *faits divers* de la *Liberté*.

Nos lecteurs ont-ils oublié le cri de joie poussé par l'artiste en couvrant de baisers la jolie griffe rose qui se donnait à lui ? Se souviennent-ils que la pseudo-princesse avait ajouté :

—Mais (il y a toujours un *mais*) notre mariage ne saurait avoir lieu sur-le-champ.

—Pourquoi donc ?

—Depuis huit jours à peine je suis veuve...

—D'un mari qui vous défendait de porter son nom !

—Il n'en était pas moins mon mari devant Dieu... Je me dois à moi-même d'obéir aux plus simples convenances et de laisser un intervalle entre l'union nouvelle et l'union rompue par la mort. C'est mon devoir et c'est ma volonté... Nous nous marierons dans trois mois...

Georges avait supplié vainement.

Fanny Lambert, nous ne l'ignorons, ne voulait épouser qu'un artiste en renom, et nous savons aussi qu'il lui fallait trois mois pour créer à son mari futur un semblant de célébrité, grâce à l'active collaboration de Croix-Dieu et par des moyens que nous connaissons déjà.

Ces moyens furent mis en œuvre avec un plein succès.

Le baron fit acheter sous main, chez les marchands de la rue Laffite, une demi-douzaine de tableaux de Georges Tréjan.

Ces tableaux furent glissés dans la vente d'une galerie célèbre qui devait attirer à l'hôtel de la rue Drouot tous les amateurs et tous les millionnaires de Paris.

Abandonnées à elles-mêmes, les pauvres toiles, malgré leur mérite très-réel, n'auraient certainement pas dépassé des prix modestes ; mais Croix-Dieu, assisté par deux compères habiles qui lui donnaient la réplique, mit le feu aux enchères, et, après une lutte d'autant plus vive qu'elle était simulée, devint acquéreur à des prix qui ne sont généralement atteints que par les Meissonnier et par les Gérôme.

Il paya comptant, et ses prête-nom, le lendemain, allèrent chez les commissaires-priseur toucher pour lui les beaux billets de banque qui rentrèrent incontinent dans le portefeuille d'où ils étaient sortis la veille.

Les choses avaient été si bien et si discrètement conduites qu'on ne soupçonna point le charlatanisme.

Un bruit énorme se fit autour du nom de Tréjan. Le baron usa de ses influences dans certains journaux pour faire battre la grosse caisse de la réclame, et la valeur pécuniaire des œuvres de Georges se trouva du jour au lendemain décuplée.

—J'ai manqué de nez tout à fait ! se dit le gros Vibert, ce prétentieux marchand de tableaux dont nous avons esquissé la curieuse physionomie au début de la première partie de ce livre. J'aurais dû ne point refuser l'avance que Tréjan me demandait et lui faire signer un traité de cinq ans... Il y avait là cent mille francs à gagner... Je suis un imbécile !

Cédant aux conseils de Croix-Dieu, et encouragé par Fanny elle-même, Georges consentit à exposer au prochain salon le portrait de la jeune femme, peint de souvenir en costume de bacchant, et les curieux furent admis à visiter dans son atelier cette toile qui d'ailleurs, nous le savons, était une merveille.

L'enthousiasme ne connut pas de bornes. Les confrères du jeune peintre eurent le bon goût et la bonne foi de ne cacher leur admiration. Les chroniqueurs s'occupèrent de l'œuvre encore inédite et proclamèrent à l'avance que cette œuvre serait le grand succès de l'Exposition.

Plusieurs parlèrent de la médaille d'honneur. Quelques-uns firent au ruban rouge une allusion fort claire.

Le délai de trois mois exigé par Fanny Lambert allait expirer dans quelques jours.

Un matin Georges Tréjan arriva chez Croix-Dieu. Son visage était sombre et son regard soucieux.

—Qu'avez-vous ? lui demanda le baron. Pourquoi cette physionomie bouleversée ? tout ne va-t-il pas bien ?

—Mon ami, répondit l'artiste, vous voyez un homme épouvantablement inquiet.

—Et à quel propos ?

—Je ne connais pas du tout la loi, ce qui est un tort grave. La connaissez-vous, baron ?

—Sur le bout du doigt. Je pourrais être avocat à mes moments perdus.

—Vous allez donc m'éclairer, et, s'il plaît à Dieu, me rassurer. Quelqu'un affirmait hier au soir, en ma présence, que le Code renferme un article ainsi conçu : *La femme ne peut contracter un nouveau mariage qu'après dix mois révolus depuis la dissolution du premier.*

—Code civil, Livre I, Titre VI, Chapitre VIII, Paragraphe 228. C'est absolument exact, dit le baron en riant. Vous avez même cité le texte à la lettre, ce qui fait honneur à votre mémoire.

—Ah ! grand Dieu ! s'écria Georges.

—Qu'y a-t-il ?

—Mais vous ne comprenez donc pas ? Tout s'écroule ! Je ne puis épouser Fanny que dans sept mois, et je n'aurai jamais le courage de vivre jusqu'à là ! Non, jamais ! jamais !

—Calmez-vous, mon cher enfant ! il n'y a point péril en la demeure ! Vous pouvez vous marier, si bon vous semble, dans

onze jours, c'est-à-dire dans le délai strictement légal. Aucun obstacle ne s'y oppose...

—Cependant ce que vous venez de me dire ?

—Ne vous concerne en rien.

—Je ne comprends pas.

—Parce que vous vous placez en ce moment à un point de vue absolument faux. La future comtesse de Tréjan était la femme légitime du prince Aldéonoff, c'est indiscutable. Elle a dans les mains une copie authentique de l'acte de mariage dressé à Saint Pétersbourg par le pape et signé par les témoins, avec les légations et les cachets de rigueur, mais vous n'épousez point à Paris la veuve du Prince Serge, mon cher Georges, vous épousez tout simplement mademoiselle Fanny Lambert, mettez-vous cela dans l'esprit.

—Je comprends moins que jamais. Quelle distinction bizarre établissez-vous donc ?

—Celle que commande la réalité. Aucune publication n'ayant été faite à l'ambassade française de Saint Pétersbourg, le mariage religieux, simple mariage de conscience contracté là-bas, est nul de plein droit en France, ou plutôt il n'existe point, il n'a jamais existé aux yeux de la loi française, et vous n'avez besoin de produire aux employés de l'état civil ni le certificat du pape, ni l'acte de décès du prince Aldéonoff, mais uniquement l'acte de naissance de Fanny et les actes de ses ascendants. Est-ce clair et catégorique, et vous trouvez-vous satisfait ?

Georges se tut, mais à la dernière question de Croix-Dieu il aurait pu répondre : *Oui et non.*

Il était assurément enchanté de savoir qu'aucun obstacle ne viendrait retarder la possession de son adorée Fanny, mais une vive déception résultait pour lui des renseignements donnés par le baron.

Épouser la veuve d'un prince avait jusqu'à ce jour chatouillé délicieusement la vanité du gentilhomme artiste.

Beaucoup de gens, (il ne s'illusionnait point à cet égard) provoqueraient en doute l'authenticité d'un premier mariage, puisque l'affiche des publications légales n'en contiendrait aucune trace.

Enfin, après une minute de réflexion, l'amour imposa silence à l'amour-propre. Georges déclara qu'il se trouvait l'homme du monde le plus heureux, et en affirmant son bonheur il ne disait que la vérité.

Le grand jour fut fixé.

On rédigea et on signa le contrat la veille. Les apports de la future s'y trouvaient détaillés, son hôtel estimé, ses diamants décrits, comme dans un procès-verbal de joaillier.

Georges n'apportait, lui, que son talent et que son nom.

Le régime de la séparation de biens était stipulé et, sur la demande de Tréjan lui-même, la jeune femme devait avoir seule l'administration de sa fortune.

Fanny Lambert désirait entourer de pompe et d'éclat la célébration de son mariage, mais elle ne connaissait que des hommes, et le cercle des relations de Tréjan ne s'étendait guère au delà du monde artiste.

Croix-Dieu se multiplia. Il envoya des invitations non-seulement à ses amis, mais aux amis de ses amis.

Les journaux publièrent l'indication de la paroisse et celle du jour et l'heure de la cérémonie.

Bref, quand la pseudo-princesse arriva dans un coupé à huit ressorts d'un très-grand style, aux armes de Tréjan, une foule curieuse, attirée par la quasi célébrité de Georges et par la beauté bien connue de Fanny, encombra la nef et les bas-côtés de l'église.

Cette foule, à de rares exceptions près, était peu sympathique.

Personne ne sachant l'histoire du mariage et du veuvage inventés par le baron avec preuves à l'appui, le rôle de Georges semblait difficilement acceptable.

Si quelque bienveillant spectateur disait à son voisin :

—Elle est merveilleusement jolie, cette Fanny ! je comprends qu'il l'adore et même qu'il l'épouse.

Le voisin répondait :

—Si lui était riche, et elle pauvre, ce serait tout simple... Mais c'est le contraire. Concluez.

Bref, l'opinion générale pouvait se résumer ainsi :

—Cet artiste prend pour femme une drôlesse enrichie par un prince ! Ses pinceaux lui tachaient peut-être les mains, ses millions vont les lui salir.

Voilà sous quels auspices Fanny Lambert devint comtesse de Tréjan.

X

Le lendemain du départ d'André de San-Rémo pour le château de Grandlieu, le baron se fit conduire au No 127 du boulevard Saint-Michel, gravit lestement les nombreux étages qui le séparaient de la *salle d'armes* en chambre du capitaine Grisolles, et, parvenu sur le carré du sixième, s'arrêta un instant pour écouter.

A travers la porte grise on entendait retentir, non le cliquetis du fer froissant le fer dans un assaut, mais un bruit cristallin de verres entrechoqués, des éclats de rire, un air d'opérette fredonné par une voix de femme éraillée et horriblement fausse, tandis qu'un organe masculin, timbré vigoureusement, chantait ou plutôt beuglait :

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait la ronde
A la ronde...

M. de Croix-Dieu sourit et frappa quatre petits coups contre le panneau.

Il se fit dans l'intérieur un certain remue-ménage, suivi d'un grand silence, puis l'organe qui venait de moduler avec tant d'énergie le refrain du vieux pont-neuf s'écria :

—Allez au diable.

—Merci ! répondit le baron en frappant de nouveau, c'est loin.

La voix forte, celle du maître d'armes, reprit :

—Tonnerre ! en voilà un animal têtue ! Qui êtes-vous ?

—Un ami...

—Comment t'appelles-tu, visiteur, toi qui te dis ami de Grisolles ?

—Ouvrez, et vous le verrez.

—Tu vas nous sîcher la paix, et plus vite que ça ! A Chaillet, les gêneurs ! Je suis en affaires. Bonsoir... Tu repasseras demain.

—J'apportais de l'argent, continua Philippe de Croix-Dieu, je le remporte, et je ne reviendrai pas.

Le mot *argent* produisit un effet magnifique.

La porte grise s'entrouvrit aussitôt, et Grisolles montra dans l'entre-bâillement sa tête brune et cynique, aux traits réguliers et aux yeux faux.

Un incarnat très-vif remplaçait en ce moment la pâleur habituelle de son visage. Ses prunelles étaient clignotantes, ses regards avinés.

Pendant une ou deux secondes il examina le visiteur d'un air plein de défiance, puis, le reconnaissant, il daigna sourire et s'écria :

—Tiens ! c'est vous, monsieur le baron ! ah ! elle est bien bonne ! Vrai, vous apportez de l'argent ?

—Croyez vous, par hasard, repiqua Croix-Dieu, que j'ai monté vos six étages rien que pour le plaisir de vous voir ?...

—C'est juste ! la chose serait aussi invraisemblable que la vertu de Léocadie ! Entrez donc ! Je vous prévîens que vous me trouverez en famille.

—Je m'en suis douté tout à l'heure, en entendant que chez vous on menait un si grand tapage.

Grisolles s'effaça pour laisser entrer le baron.

La *salle d'armes* n'avait point changé d'aspect.

—Oh ! oh ! dit Grisolles, vous êtes un ami véritable, et puis vous apportez de l'argent. Ça, c'est bien ! Où est l'argent ? montrez l'argent, donnez l'argent.

—L'argent est dans ma poche. Il en sortira pour entrer dans la vôtre, aussitôt que vous l'aurez gagné.

—Gagner l'argent ! répéta Grisolles avec un rire idiot. Alors, à quoi ça sert il d'être beau garçon, s'il faut gagner l'argent pour l'avoir ? Oh ! là ! là ! Enfin, causez, après, on verra.

—Causer avec vous, capitaine ! En ce moment, ce n'est pas commode.

—Pourquoi ça ?

—Vous êtes ivre.

—A peine ému ! D'ailleurs, attendez une minute.

Grisolles se dirigea vers la cheminée et plongea son visage à deux ou trois reprises dans la cuvette remplie d'eau fraîche. Ces ablutions lui rendirent instantanément son sang-froid.

—C'est pourtant vrai, murmura-t-il. C'est passé. De quoi s'agit-il ?

—Nous avons fait ensemble une première affaire, dont vous n'avez eu qu'à vous louer, commença Croix-Dieu.

—J'en garde un doux souvenir, en effet, interrompit Grisolles, quoique à la suite du coup d'épée vous ayez eu pour moi des mots désobligeants. Enfin, je n'ai point de rancune. Et, dites-moi, ce petit marquis, à qui j'avais, selon vous, trop bien crevé la peau, a-t-il rejoint ses nobles ancêtres ?

—Il est vivant et il est guéri.

—De quoi diable vous plaignez-vous donc, alors ? S'il faut lui pratiquer une nouvelle saignée, je suis votre homme. Tonnerre ! Quelle poigne ! j'ai toujours sur le cœur ses deux giffles ! j'en ai porté les marques pendant plus de quinze jours ! Est-ce de lui qu'il est question ?

—Non.

—De qui et de quoi, alors ?

—D'une opération du même genre.

—Encore des claques à recevoir ! Vous savez que ça n'est pas drôle !

—Si c'était drôle, on ne vous payerait pas pour ça.

—Extrêmement logique ! Quel serait l'adversaire ?

—Un bon petit jeune homme.

—Taperait-il aussi dru que votre endiablé marquis, le bon petit jeune homme ?

—Lui ! Ah ! le pauvre garçon, il n'a que le souffle.

—Fort à l'escrime ?

—Vous le boutonneriez dix fois de suite avant qu'il arrive à la parade.

—Sans doute il faut le ménager et ne lui faire qu'une piqûre ?

—Il faut le tuer raide.

—Ah ! diable ! vous le haissez bigrement, le bon petit jeune homme ?

—Affaires de femmes.

—Suffit.

—Traîtons-nous ?

—Je n'y vois nul obstacle. Seulement je vous prévîens que ça vous coûtera cher. J'ai haussé mes prix.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je vais avoir une position sérieuse et lucrative, et que, n'ayant presque plus besoin d'argent, je trouve inutile de me prodiguer à bon marché.

—Une position sérieuse ! vous, capitaine ! s'écria Croix-Dieu.

—Mon Dieu, oui, répondit Grisolles en caressant sa moustache noire. Ne me demandez pas laquelle. C'est un secret jusqu'à nouvel ordre.

X

—Tout cela est fort bien, reprit M. de Croix-Dieu, et je vous félicite sincèrement ! D'un côté la position sérieuse, et de l'autre les charmantes demoiselles qui, pour un garçon intelligent comme vous, valent une ferme d'un joli rapport, vont vous constituer une honnête aisance dont à tous égards vous êtes digne. Mais nous sommes un peu loin de la question qui m'amène chez vous... Revenons-y, s'il vous plaît. Quelles sont vos prétentions ?

—Cela dépend...
 —De quoi ?
 —De ce qu'il faudrait faire pour amener la querelle.
 —Prendre le bras d'une femme et répondre avec insolence à son amant, qui trouvera de mauvais goût cette familiarité.
 —C'est absolument dans mes cordes et ça ne vous coûtera que cent louis...
 —Diable ! c'est raide !...
 —Oh ! ne marchandons pas ! ce serait mesquin, et d'ailleurs inutile... je ne diminuerai ni cent francs, ni cent sous... C'est à prendre ou à laisser...
 —Va donc pour cent louis...
 —Payés comptant, bien entendu ?
 —J'ai toute confiance, et vous toucherez avant même qu'il y ait eu commencement d'exécution de votre part...
 —Nous sommes d'accord... Quand faudra-t-il agir !
 —Aujourd'hui.
 —L'heure et le lieu ?
 —L'heure, minuit moins quelques minutes... le lieu, ce même théâtre où vous avez été... coudoyé par le marquis de San-Rémo...
 —Très-curieux, foi de Grisolles ! Mais alors les deux affaires sont identiques ?
 —Pas tout à fait, car la provocation aura lieu, non sous le vestibule du théâtre, mais sur le boulevard, après le spectacle, près de la sortie des artistes...
 —Il s'agit d'une comédienne, peut-être ?
 —Oui... Vous souvenez-vous de la petite personne qui débatait dans les *Aspasies* ?
 —Dinah Bluët ?
 —Elle-même.
 —Ah ! la jolie fille ! Elle m'avait tapé dans l'œil ! En voilà une qui m'irait comme un gant ! je la troque, si on veut, contre Léocadie, Osanore et Patte-de-Chat, en bloc, et je ne demande pas de retour ! Est-ce que c'est son bras qu'il faudra prendre ?
 —C'est son bras...
 —Parfait ! Je jouerai mon rôle d'*enflammé* au naturel... Et le bon petit jeune homme ?
 —Il est superflu de vous le désigner... il se fera connaître lui-même...
 —C'est juste... Serez-vous là, monsieur le baron ?
 —J'y serai... je verrai tout... mais j'aurai soin de me tenir dans une ombre prudente... Vous comprenez que je dois paraître absolument étranger à cette affaire... d'autant plus que le bon petit jeune homme me croit de ses amis...
 —En voilà un naïf !
 —Il accourra probablement chez moi, aussitôt après la querelle, pour me demander d'être un de ses témoins...
 —Et vous accepterez ?
 —Certes !
 —Alors, vous êtes un homme complet ! Je n'en ai pas beaucoup rencontré de votre force ! Où me remettrez-vous l'argent ?
 —Pendant le dernier entr'acte, au coin du boulevard et de la rue de Lancry...
 —Très-bien... Je sortirai du théâtre pour passer à la caisse, car, vous savez, je me payerai le spectacle... J'adore la comédie...
 Les spectateurs qui se trouvaient ce soir-là au théâtre dont nous n'avons point écrit le nom purent admirer la formidable désinvolture du Capitaine Grisolles, installé au second rang des fauteuils d'orchestre.
 Jamais le maître d'armes n'avait affecté des clins d'yeux d'une impertinence plus conquérante. Jamais les pointes effilées de ses longues moustaches noires ne s'étaient retroussées en crocs plus victorieux.
 Pendant les entr'actes, il se tenait debout, le dos tourné à la rampe, le chapeau sur l'oreille, faisant des effets de torse comme de coutume, et lorgnant les femmes avec sa petite lunette à un seul tube.
 Un camélia rose artificiel ornait le revers gauche de sa courte redingote, étroitement serrée aux hanches.

Aussitôt que la toile se relevait et que Dinah Bluët entraînait en scène, le capitaine témoignait son admiration avec une si grande énergie, applaudissait la jeune actrice d'une façon tellement bruyante, qu'un certain étonnement commençait à se manifester dans la salle.

Octave Gayard se penchait de minute en minute sur le rebord de son avant-scène et regardait d'un œil sévère ce claqueur fanatique, dont l'enthousiasme intelligent et les maladroits bravos compromettaient le succès de Dinah.

Un moment arriva où quelques-uns se firent entendre. Le capitaine se retourna et lança sur les spectateurs nerveux un regard si farouche, si rempli de provocations, que, personne ne se souciant d'avoir une querelle avec ce bravache, on prit le parti de le laisser agir à sa guise.

Octave était furieux.

—Si du moins il faisait mine de siffler, se disait-il, on le ferait taire et je m'en chargerais... mais comment empêcher un homme d'applaudir ?

Dans l'entr'acte qui précédait le dernier tableau, Grisolles se rendit au lieu convenu, reçut des mains du baron de Croix-Dieu deux billets de mille francs, et, très-satisfait, revint prendre sa place à l'orchestre.

La pièce finit. Dinah Bluët restait en scène jusqu'au baisser de la toile.

—Il lui faudra au moins dix minutes pour quitter son costume et se rhabiller, pensa le ci-devant officier : j'ai du temps devant moi.

Il regarda s'écouler la foule des impatients, sortit à son tour, alluma son cigare, alla se mettre en faction près de la petite porte que nous connaissons, fut fort étonné de s'y trouver seul, et se demanda :

—Où donc est le bon jeune homme en question ? Se montrerait-il assez peu galant pour laisser son amoureux s'en aller ce soir toute seule ? Tant pis pour le baron. J'ai palpé... Je suis à mon poste. On ne rend pas l'argent !

Il se mit à rire et il ajouta, en frisant sa moustache avec une crânerie superbe :

—Le joli du joli serait que la petite, éblouie, subjuguée, irrésistiblement fascinée, ne fit point la cruelle, et, en l'absence du bon jeune homme, acceptât mon cœur et mon bras ! Garder les fonds et prendre la belle ! Tonnerre de Bougival ! quelle aubaine !

Tandis que le drôle monologuait ainsi, cinq ou six minutes s'écoulaient. Une pluie fine commençait à tomber. Les horloges sonnaient minuit. Les spectacles étaient terminés partout. On ne voyait sur l'asphalte humide que quelques rares passants, très-pressés de rentrer chez eux.

Grisolles se frotta les mains.

—Décidément, le bon jeune homme ne viendra point ! pensait-il. S'il avait dû venir, il serait déjà là.

Octave n'était pas loin.

Obéissant à son amie, qui souhaitait attirer le moins possible l'attention de ses camarades, il attendait chaque soir dans une voiture stationnant sur le boulevard, en face de la porte de service du théâtre. La jeune fille venait l'y rejoindre, et il la reconduisait jusqu'à son logis.

Dinah sortit.

Elle jeta un regard autour d'elle, vit le bitume mouillé, retroussa d'un geste gracieux le bas de sa robe, et, sans même ouvrir son parapluie, elle se disposa à traverser légèrement le trottoir et à descendre l'escalier de quelques marches conduisant à la chaussée du boulevard.

Mais Grisolles lui barra le passage, en s'écriant :

—Eh ! la belle enfant, pas si vite, donc ! Halte-là ! mon amour ! Celui que vous attendiez est absent, et me voici prêt à le remplacer avec avantage, j'ose m'en flatter.

Dinah surprise, contrariée, mais pas encore inquiète, car elle croyait à quelque erreur, fit un brusque mouvement en arrière.

—Vous vous trompez, monsieur... dit-elle, je ne vous connais pas... Laissez-moi passer, je vous prie...

—Me prenez-vous pour un sot? répliqua Grisolles. Vous laissez passer? jamais de la vie! Je vous connais, moi, mam'zelle Dinah, et la preuve c'est que je vous idolâtre... Vous avez dû me remarquer pendant la comédie... Je suis le bel homme qui vous applaudissait aux fauteuils d'orchestre, à tout casser! Il s'agit de correspondre à mon sentiment... Je vous enlève, je vous offre un fiacre bien senti et un petit souper très-fin, n'importe où, avec champagne et tout le tremblement... N'ayez crainte... C'est moi qui paye...

—Laissez-moi, monsieur, murmura la jeune fille, prise d'un commencement d'épouvante. Encore une fois, je veux passer.

—Ne dites donc pas de bêtises! riposta galamment le pseudo-capitaine. Aucune chance que ça preune avec moi, ces manières-là, vu la grande habitude que j'ai des petites femmes! Vous seriez alors la première jolte fille à qui j'aurais fait peur! C'est bigrement peu vraisemblable! Allons-y! Voilà justement un berlingot qui passe à vide... C'est ça, une chance!... Eh! cocher, arrête ta boîte!

En disant ce qui précède, Grisolles saisit le bras de Dinah, et, le pressant sous le sien avec une violence irrésistible, il essaya d'entraîner la jeune actrice vers le fiacre qui venait de faire halte.

La pauvre enfant redoutait le scandale, elle redoutait surtout d'exposer son ami. Elle se débattit donc silencieusement pendant une ou deux secondes, mais que pouvait-elle contre la force brutale de son agresseur? Rien. Elle le comprit bien vite et du se résoudre à pousser ce cri d'appel:

—Octave, à mon secours!

—On vous répète qu'il est absent par congé illimité, votre amoureux! répliqua le maître d'armes en ricanant. Je ferai votre bonheur malgré vous. Vous me remercirez après.

La voix de la jeune fille appelant à l'aide avait atteint Octave en plein cœur.

Il s'élança hors de la voiture, il gravit d'un élan les marches de l'escalier à rampe de fer; et une rage folle s'empara de lui quand il vit sa bien-aimée Dinah entraînée, malgré ses supplications et sa résistance, par le gaillard aux longues moustaches qui, pendant toute la durée du spectacle, l'avait si prodigieusement agacé, énérvé, irrité, et qu'il reconnut du premier coup d'œil.

—Ah! cria-t-il en bondissant vers Grisolles. Encore ce drôle! Ah! lâche butor, vous insultez les femmes! Ah! brute immonde, vous touchez à Dinah! Eh bien! la leçon qu'il vous faut, je vais vous la donner!

Octave tenait de la main droite un élégant petit stick en corne de rhinocéros. Il le leva sur le capitaine.

XV

Le bras levé ne retomba pas.

Grisolles qui, nous le savons, professait pour sa figure un culte particulier, avait lâché Dinah en voyant les gestes d'Octave.

De la main gauche il saisit au vol le poignet du jeune homme et le comprima comme dans un étau. De la main droite il arracha le stick menaçant que les doigts crispés par la douleur ne pouvaient retenir; il le brisa sur son genou et il en jeta au loin les morceaux.

—Voilà comme ça se joue! fit-il ensuite en ricanant, et vous avez une fameuse chance d'en être quitte à si bon marché, mon petit monsieur. Si vous m'aviez touché, je vous assommé séance tenante!

Octave pâle de fureur, ne se possédait plus.

—Ah! je vous châtierai! cria-t-il, je vous châtierai!

Et il voulut bondir sur le drôle pour le frapper au visage.

Mais Dinah s'était élancée entre eux et, enveloppant son ami de ses bras tremblants, elle balbutiait:

—Octave, je vous en supplie... Octave, par pitié pour moi, venez, laissez cet homme, il n'est pas digne de votre colère, il ne mérite que votre mépris!

—Il vous insultait!... je le punirai! répliqua l'héritier des

millions de feu Gavard en faisant de vains efforts pour échapper à l'étreinte éperdue qui l'enlaçait. C'est un misérable! c'est un lâche!

—Assez de gros mots comme ça, gommeux de carton! Vous savez, il n'en faut plus! dit Grisolles en haussant les épaules. Un coup de canne vaut un soufflet! Je tiens le vôtre pour reçu. Voici ma carte, j'attends la vôtre.

L'affaire changeait de face.

Il n'était plus question désormais d'un pugilat, d'une scène de violonco, mais d'un duel.

Octave se calma brusquement.

—J'aime mieux cela, murmura-t-il en saisissant la carte du maître d'armes et en lui tendant la sienne.

—Mes témoins seront chez vous demain, à neuf heures... reprit Grisolles.

—Les miens les attendront.

—Bonsoir, mes amours, et bien du plaisir je vous souhaite! poursuivit le spadassin... Demain ce sera fini de rire!... Dites donc, ma jolie petite mère, entre nous deux ce n'est que partie remise. Vous allez avoir besoin, prochainement, d'un consolateur. Vous penserez à moi, hein? Monsieur vous donnera mon adresse *in extremis*.

Puis le drôle, riant aux éclats de sa hideuse plaisanterie, enfonça d'un coup sec son chapeau sur l'oreille droite, ralluma son cigare éteint et se dirigea vers le fiacre qu'il avait hélé une ou deux minutes auparavant.

Un homme de haute taille, qui cachait les trois quarts de sa figure sous le collet relevé de son paletot, l'attendait près de la portière.

—Est-ce à moi que vous en avez? demanda Grisolles.

—Oui, pardieu, capitaine!

—Ah! c'est vous, monsieur le baron. Je vous reconnais à la voix. Eh bien! vous avez vu ce qui vient de se passer?

—Parfaitement.

—La farce est jouée, à votre satisfaction, je suppose, et, dans tous les cas, à la mienne. J'ai trouvé le moyen d'éviter les soufflets, bonne affaire! Croiriez-vous qu'on soufflet me-ta-quine toujours! J'ai pourtant la grande habitude.

—Mes compliments! Je tenais fort à vous les adresser. Vous avez conduit tout cela de main de maître! Maintenant, dites-moi, à quelle heure enverrez-vous vos témoins chez le jeune homme?

—A neuf heures du matin très-précises.

—Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que la rencontre ait lieu demain dans la matinée?

—Aucun, et même ça me va beaucoup. Je déteste les choses qui traînent.

—Donnez des instructions en conséquence à vos témoins. Si je suis, comme c'est probable, un de ceux du jeune homme, cela ira tout seul. Vous êtes l'insulté. Vous choisissez l'heure, n'est-ce pas?

—Naturellement.

—Surtout, ne le ménagez point!

—Soyez paisible.

—Je vous quitte. Il est probable qu'avant une demi-heure le jeune homme sera chez moi. Il faut qu'il me trouve. Vous vous rentrez?

—Non, pas tout de suite. Je vais rue Chauchat, d'abord... Si Osanore et Patte-de-chat m'attendent toujours, les tendres biches, ce qui est, ma foi! bien possible, elles m'offriront à souper,

—Ménagez-vous, capitaine! Songez que vous vous battez demain.

—N'ayez crainte. C'est de l'acier, ce biceps-là! Rien ne peut l'amollir, et j'embrocherais une demi-douzaine de mauviettes comme le petit gommeux de carton, entre mon déjeuner et mon dîner, en guise d'absinthe, histoire de m'ouvrir l'appétit.

Grisolles monta dans son fiacre, qu'il prit à l'heure non sans quelque chagrin, car enfin, si mesdemoiselles Osanore et Patte-de-Chat s'étaient lassées d'attendre, il lui faudrait payer le cocher lui-même! Croix-Dieu rejoignit son coupé qui l'atten-

daît cent pas plus loin et qui fila rapidement vers la rue Saint-Lazare.

Tandis que s'échangeaient entre le baron et le spadassin les quelques paroles que nous venons de reproduire, Octave, soutenant Dinah dont l'émotion se comprend sans peine, la faisait monter en voiture et la reconduisait à son humble logis.

Un tremblement nerveux secouait le corps de la pauvre enfant. De grosses larmes coulaient une à une sur ses joues. Elle tenait les deux mains de son ami entre ses petites mains dégantées, et les serrait d'une façon presque convulsive.

—Ma Dinah, ma chérie, murmurait le jeune homme, il ne faut pas trembler comme ça, il ne faut pas pleurer, il ne faut pas vous faire du chagrin, vous avez eu grand'peur, et c'est naturel, mais à présent rien ne vous empêche de vous calmer, vous voyez bien que tout est fini.

Un sanglot souleva la poitrine de l'adorable fille.

—Fini ! répéta-t-il d'une voix brisée : vous dites que c'est fini !

—Sans doute ! Il est parti, ce mauvais drôle à qui je crois avoir dit son fait d'une manière étonnante, et jamais jamais, vous n'entendrez plus parler de lui.

—Octave, demain vous allez vous battre, répliqua Dinah violemment.

Le jeune homme feignit une profonde surprise.

—Me battre ! s'écria-t-il. En voilà une idée, par exemple ! Pourquoi diable supposez-vous que je croiserai le fer avec un tel faquin ?

—J'ai bien vu, j'ai bien entendu, il vous a donné sa carte, cet homme, il vous a demandé la vôtre. Ses témoins seront chez vous demain matin, demain, à neuf heures.

—Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ? Ça ne signifie rien, tout ça.

—Ça signifie que vous vous battez.

—Mais non ! Tous les jours on échange des cartes et on ne se bat point pour cela. D'abord figurez-vous bien, ma chérie, que neuf fois sur les bravaches de cette espèce font les matamores ! A les entendre, ils tailleraient en pièces un régiment, mais c'est épater les jobards ! ils donnent une carte de fantaisie et n'envoient aucun témoin.

—Celui-là enverra les siens, j'en suis sûre.

—Je n'en crois pas un mot. Mais enfin supposons que ce soit moi qui me trompe. Les témoins ont été créés et mis au monde exprès pour arranger les affaires.

—Octave, arrangez-vous celle-là ?

—Pourquoi non ? Mais certainement je l'arrangerai, ou du moins je laisserai faire.

—Cet homme ne s'adressait point à vous, poursuivit Dinah. C'est à moi seule que s'attaquait sa galanterie brutale.

La jeune fille sentit les mains de son ami trembler plus fort que les siennes. Elle continua :

—Vous l'avez menacé. Vous avez levé sur lui votre canne.

—Oui, mais je ne l'ai point frappé, interrompit Octave d'une voix mal affirmée.

—Il a le droit de vous demander des excuses. En ferez-vous ?

Octave voulut répondre affirmativement ; mais, si ardent que fût son désir de rassurer la jeune fille qu'il sentait palpir sur son cœur comme un oiseau blessé, l'indignation qui débordait en lui triompha de sa volonté.

—Des excuses ! s'écria-t-il. Des excuses au misérable qui lâchement insultait ma chérie, ma Dinah, mon amour !... Des excuses ! ah ! non, jamais ! Et si j'étais capable d'une pareille infamie, quel mépris j'aurais pour moi-même, et que vous feriez bien de me chasser avec dégoût comme le dernier des drôles !

Les sanglots de la jeune fille éclatèrent, et pendant quelques secondes étouffèrent ses paroles.

—Ah ! vous le voyez bien... balbutia-t-elle enfin, vous le voyez bien... vous allez vous battre.

—Eh bien ! oui... me battre pour vous, et j'en suis heureux, et j'en suis fier ! et le jour de ce duel comptera parmi les plus beaux jours de ma vie !... Ne craignez rien, ma Dinah !

nous ne serons point séparés ! Est-ce qu'il y a quelqu'un au monde qui puisse quelque chose contre celui qui vous aime ?... cont. e celui que vous aimez ? Ce n'est pas un combat que j'irai demain, mon enfant chérie, c'est à la victoire !...

—Il vous tuera, dit la jeune fille avec un sourd gémissement, il vous tuera, et je ne vous verrai plus.

Elle poussa un long soupir et sa jolie tête s'abattit sur l'épaule de son ami.

La voiture s'arrêtait en ce moment devant la maison de la rue du Faubourg-du-Temple.

—Allons, bon ! murmura Octave, la mignonne est sans connaissance !... Heureusement ce ne sera rien.

Il sonna, revint à la voiture, prit dans ses bras le corps svelte de la jeune fille, et, avec une force explicable par la surexcitation nerveuse poussée à son paroxysme, il gravit rapidement, chargé de ce précieux fardeau, les nombreux étages qui le séparaient de la chambrette qui nous est connue.

Une fois Dinah étendue sur son lit, il frappa de toutes ses forces, à plusieurs reprises, à la porte du logis de la veuve.

Celle-ci, tirée en sursaut de son premier sommeil, accourut tout effarée en s'écriant :

—Qu'y a-t-il donc, Dieu du ciel ?... Est-ce que le feu est à la maison ?...

—Il y a, chère madame, répondit Octave, que la pauvre enfant est évanouie et que je compte sur vos bons soins pour la rappeler à elle-même.

—Ah ! vous avez bien raison de compter sur moi, monsieur Octave ! répliqua la veuve. Chère petite ! Je lui suis attachée comme si j'étais sa mère ! C'est un ange ! Que lui a-t-il arrivé ?

—Une émotion terrible... On l'insultait à la sortie de son théâtre. J'ai provoqué le drôle... J'ai un duel... Ça l'a bouleversé.

—Miséricorde ! fit la veuve en joignant les mains, un duel ! Quel malheur ! quel malheur ! on va vous tuer !

—Bien ! vous voilà comme elle ! fit le jeune homme presque en riant. On se bat tout les jours, chère madame, et l'on est tué que bien rarement. C'est une vérité inattaquable, ça ! mais le temps me manque absolument pour vous en faire la démonstration. Il est tout près de une heure du matin et je dois courir après mes témoins. Dinah est en vos mains, donc me voilà tranquille... Ayez grand soin d'elle, et, quand elle aura repris connaissance, calmez-la, tranquillisez-la, rassurez-la. Ce sera une bien bonne action.

Octave se pencha sur le lit. Il effleura de ses lèvres le front pâle et les yeux fermés de la jeune fille, puis il s'élança dehors et on l'entendit descendre l'escalier comme une trombe.

Il remonta en voiture, donna l'adresse du baron de Croix-Dieu, rue Saint-Lazare, en recommandant d'aller très-vite et, tandis que le cheval brûlait le pavé, il se dit :

—Je n'ai pas encore pensé à regarder la carte de ce malotru. Voyons un peu.

Il tira la carte de sa poche et, à la lueur de la lanterne du coupé, il lut :

LE CAPITAINE GRISOLLES

Ex-officier d'ordonnance de plusieurs généraux de l'Amérique du Sud.—127, Boulevard St-Michel.

XII

—Grisolles... le capitaine Grisolles... murmura Octave Gardard, il me semble bien que ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Où l'ai-je entendu prononcer ? je ne sais plus. Je cherche sans trouver.

La voiture arriva rue Saint-Lazare, au moment où une heure du matin sonnait à l'horloge de la Trinité.

—M. le baron de Croix-Dieu est-il chez lui ? demanda Octave au concierge qui répondit :

—M. le baron est rentré depuis vingt ou vingt-cinq minutes, et peut-être n'est-il pas encore couché.

Le jeune homme monta rapidement à l'entre-sol, et le valet de chambre qui le connaissait l'introduisit sur le champ dans

le salon plein de tableaux et d'objets d'art où Philippe vint le rejoindre presque aussitôt, et lui serra la main en disant :

— Votre visite à une heure du matin me prouve d'une façon surabondante qu'il se passe quelque chose d'anormal. J'espère cependant que vous n'allez point m'apprendre une trop mauvaise nouvelle. Vivons, mon cher enfant, qu'y a-t-il ?

— J'ai un duel, répliqua Octave.

— C'est peu de chose ou c'est grave, selon l'adversaire. Quel est-il ?

— Voici son nom.

Croix-Dieu regarda la carte que lui tendait Octave, fit un geste de surprise et s'écria :

— Ah ! par exemple, ceci est au moins singulier !

— Je crois avoir entendu prononcer déjà le nom de ce monsieur, dit le jeune homme, je ne sais ni où, ni quand ? Le connaissez-vous ?

— C'est contre lui que s'est battu le marquis de San-Rémo.

— Très bien ! j'y suis. C'est, disait-on, un dangereux bretteur, ce Grisolles.

— Hélas ! oui.

— Ça m'est égal, j'ai confiance. Vous devinez maintenant, cher baron, ce qui m'amène chez vous ?

— Vous venez me demander d'être un de vos témoins.

— Absolument.

— D'abord et avant tout, j'accepte. Et maintenant, dites-moi, l'affaire peut-elle s'arranger ?

— Cent fois non.

— L'origine de la querelle ?

— La voici.

Octave raconta par le menu à Croix-Dieu ce que ce dernier savait aussi bien que lui.

— Vous voyez qu'aucun arrangement n'est possible, ajouta-t-il en forme de conclusion ; il faut aller sur le terrain.

— Je ne le vois que trop ! Ah ! jeunesse imprudente ! Je vous avais prévenu, vous en souvenez-vous, que de votre liaison avec cette petite comédienne résulteraient pour vous toutes sortes de choses fâcheuses ? Vous avez refusé de me croire !

— Je vous en prie, baron, ne touchez pas à Dinah, je l'adore.

— Vous l'adorez ! Je ne le sais que trop, pardieu ! Mais, grâce à elle, vous voilà un duel sur les bras !

— Est-ce sa faute ?

— Non, sans doute ; seulement, si vous aviez gardé cette pauvre Reire Grandchamp, vous ne vous battriez point demain ! Enfin, ce qui est fait est fait. Avez-vous un second témoin en vue ?

— Je ne connais que des jeunes gens, qui manquent tout à fait de sérieux. Je n'ose vous les proposer comme partenaires.

— Je vais donc écrire un mot à M. de Strény, il demeure très-près de chez vous ; vous laisserez mon billet chez lui tout à l'heure. Il se mettra à notre disposition, j'en suis sûr, et nous arriverons chez vous cinq minutes avant les témoins du capitaine Grisolles.

— Cher baron, s'écria Octave, je ne sais comment vous remercier !

— Ne me remerciez pas du tout, ce sera beaucoup plus simple. Y a-t-il longtemps que vous n'avez fait des armes ?

— Assez longtemps. J'étais moins vigoureux qu'un hercule forain, vous savez, l'escrime me fatiguait trop. Après une reprise de cinq minutes, mais les jointures sans connaissance. Oh ! je dois être un peu rouillé.

— Etiez-vous au moins d'une certaine force ?

— D'une toute petite force, mais mon professeur me trouvait des dispositions étonnantes et prétendait qu'avec du travail je finirais par devenir un fin tireur. Seulement, vous comprenez, je n'ai pas travaillé, et, tout naturellement, je suis resté où j'en étais.

— J'ai des fleurets, des masques et des gants. Voulez-vous faire assaut ?

— Jamais de la vie ! Ce serait m'éreinter sans résultat possible. Vous ne feriez pas de moi un malin en dix minutes...

Vous n'auriez même pas le temps de m'enseigner un coup de racroc. Soyez tranquille, baron, je me conduirai bien sur le terrain, j'aurai une tenue renversante, et, si je me laisse tuer, je tomberai du moins avec beaucoup de cachet ! Vous serez content ! Donnez-moi donc votre lettre pour M. de Strény. Je ne serai point fâché d'aller dormir un peu pendant trois ou quatre heures, afin de rétablir l'équilibre des nerfs, et, puis j'ai quelque chose à écrire.

Croix-Dieu traça rapidement un billet de cinq ou six lignes. Octave l'emporta, le remit à son adresse, et retourna chez lui. Dominique attendait.

— Ah ! monsieur Octave, murmura-t-il je commençais à me figurer que vous ne rentreriez pas cette nuit, et ça me faisait beaucoup de peine. Depuis que vous ne découchez plus, vous avez si bonne mine ! impossible de vous reconnaître.

— Sois paisible, mon bon Dominique, répliqua le jeune homme, aucun danger que je recommence mon existence idiote d'autre fois, oh ! non !... pas si bête ! Dis-moi, Dominique, l'apartemen-t particulier de feu papa est resté tel qu'il était ?

— Oui, monsieur Octave. Depuis la mort du regretté défunt, on n'a touché à rien, et madame votre mère n'y met jamais les pieds.

— De son vivant, feu papa devait avoir un code.

— Un code ? répéta le domestique.

— Tu sais bien, le recueil des lois, un volume relié, avec des tranches de toutes les couleurs, et des signets.

— Oui, monsieur Octave, il avait un volume comme ça, et même il le consultait souvent. Je le vois d'ici. Je sais où il est.

— Va donc me le chercher et apporte-le dans ma chambre... Cinq minutes après, le domestique apportait le livre demandé.

— Merci, dit Octave ; maintenant, tu peux te coucher... Mais écoute d'abord une recommandation. Demain matin, ou plutôt ce matin, un peu avant neuf heures, le baron de Croix-Dieu et un de ses amis viendront me chercher.

— Pour déjeuner ? demanda Dominique.

— Non, pas pour déjeuner, répliqua le jeune homme en souriant, mais ça ne fait rien, tu les introduiras chez moi sur-le-champ. Un instant après arriveront deux autres messieurs que tu n'as jamais vus. Tu ne les feras point attendre non plus, et tu les amèneras dans mon petit salon.

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! mais les choses se passent tout juste de cette façon pour un duel ! murmura le valet de chambre dont le visage se décomposa. Monsieur Octave, mon cher maître, vous devez vous battre.

Octave haussa les épaules.

— Il s'agit d'un duel, en effet, dit-il, et les témoins des deux parties se sont donné rendez-vous ici, mais ce n'est pas moi qui dois aller sur le terrain. Tu connais le petit Lorimey, un de mes amis. C'est lui qui se bat.

— A la bonne heure ! fit Dominique avec un soupir de soulagement, il n'est pas héritier de six millions, celui-là ! Qu'il se batte tant qu'il voudra, si ça lui donne envie, je n'y mets nul empêchement.

Octave, resté seul, ouvrit le volume aux tranches multicolores et il étudia le Code civil, au titre des testaments, avec plus d'attention qu'il n'en avait, dans toute sa vie, apporté à aucune chose.

Cette étude préliminaire accomplie, il prit une grande feuille de papier, et lentement, posément, de sa plus belle écriture, il traça les lignes suivantes, en s'arrêtant presque à chaque minute pour consulter de nouveau le volume :

« Aujourd'hui vingt-deux avril mil huit cent soixante-douze, entre deux et trois heures du matin, j'écris entier de ma main, je date et je signe ce testament, afin qu'étant olographe il ne soit assujéti à aucune forme particulière, profitant ainsi du bénéfice de l'article 970 de la section 1, du chapitre v, du titre II du Code civil.

« En vertu de l'article 904 du chapitre II du même titre, disant : « Le mineur parvenu à l'âge de seize ans ne pourra disposer que par testament et jusqu'à concurrence seulement de

la moitié des biens dont la loi permet au majeur de disposer," j'ai le droit, quoique n'ayant pas vingt et un ans accomplis, de disposer de la moitié de la fortune qui m'a été laissée par feu papa, de son vivant Antoine Gavard, fabricant de rhum de la Jamaïque à la Villette. Or cette fortune se monte à six millions nets et liquides, représentés par des actions de la Banque de France et autres valeurs très-solides.

"Je laisse en conséquence trois de ces six millions à ma chère et bien aimée petite amie Dinah Bluet, en ce moment pensionnaire du théâtre de***, et comme je ne veux pas qu'un doute ou qu'une erreur soient possible sur la nature honorable de ce legs, j'affirme sur mon honneur que Dinah Bluet n'est point ma maîtresse, mais mon amie, rien que mon amie, rien que ma sœur, et que je crois à sa vertu absolument comme je crois à Dieu.

"Ce legs de trois millions est fait sans restrictions ni conditions quelconques. Je supplie cependant ma chère Dinah de quitter le théâtre quand je ne serai plus là; mais c'est un désir que je manifeste, ce n'est point une volonté que j'impose.

"J'écris le présent testament quelques heures avant une rencontre où je peux être tué. Si je succombe dans cette rencontre, je demande à ceux qui m'ont aimé (et je doute qu'ils soient nombreux) de ne pas m'oublier trop vite.

"Je laisse quelques dettes dont le chiffre n'a rien d'énorme, et je crois inutile d'en donner la liste, étant certain de l'empressement que mettront mes créanciers à se faire connaître. Je souhaite que ces dettes soient payées sans discussion, non sur les sommes léguées à Dinah Bluet, mais sur les trois millions restant.

"J'ai fait assez souvent du chagrin à maman. Je le regrette et je lui en demande pardon, mais je ne lui demande point de me pardonner ma mort, car je crois fermement qu'elle s'en consolera sans peine.

"OCTAVE GAVARD."

Le jeune homme relut, non sans une vive satisfaction intime, l'acte qu'il venait de rédiger et qui, à défaut d'autre mérite, avait du moins celui d'une incontestable clarté.

Après s'être admiré complaisamment dans son œuvre, il plia la feuille en huit, la glissa sous une enveloppe qu'il ferma, (selon la coutume), avec un large cachet de cire noire, et sur laquelle il écrivit les mots traditionnels. *Ceci est mon testament*, puis il contre-signa dans l'angle droit.

—J'emporterai cette enveloppe...se dit-il. Avant le duel, je la remettrai au baron de Croix-Dieu, de telle sorte qu'il sera tout à fait impossible de la faire disparaître si je suis tué...

Cette réflexion naïve prouve quel degré de confiance Octave accordait instinctivement à madame Blanche Gavard, sa mère.

Le jeune homme ayant accompli la chose qui lui tenait le plus au cœur, et tranquille désormais sur l'avenir de son adorée Dinah, se mit au lit et s'endormit d'un profond sommeil, faisant selon nous grand honneur à la solidité de ses nerfs et à la fermeté de son âme.

Il se réveilla avant huit heures du matin et se leva rapidement. Il achevait sa toilette quand arrivèrent MM. de Croix-Dieu et de Strény.

Dix minutes après, on entendit retentir le timbre de l'antichambre, puis Dominique montra son visage effaré dans l'entrebâillement de la porte.

—Monsieur Octave, dit-il avec embarras, il y a là deux personnes...deux messieurs.

—Ne t'ai-je pas donné la consigne d'introduire ces messieurs aussitôt qu'ils se présenteraient? interrompit le jeune homme.

—C'est qu'ils ont bien mauvaise mine...d'ailleurs voici leurs cartes...

Et Dominique présenta à son maître un *valet de trèfle* et un *as de carreau* crasseux. Sur l'envers de ces cartes on avait écrit à la main ces noms: *Gravat, Tiroux*.

—Fais entrer...commanda Octave. Ce sont les témoins de l'ex-ordonnance de l'Amérique du Sud...ajouta-t-il en s'adres-

sant à MM. de Croix-Dieu et de Strény. Je vous laisse avec eux.

Et il se retira dans sa chambre à coucher, tandis que s'ouvrait de nouveau la porte du petit salon.

XIII

—M. Gravat...M. Tiroux, annonça Dominique.

Les deux arrivants ne sont pas tout à fait des inconnus pour nous, l'un et l'autre ayant assisté Grisolles dans son duel avec André de San-Rémo.

Gravat était le long personnage chauve, borgne et moustachu, dont on se souvient peut-être.

Tiroux, petit homme étique aux cheveux crépus, continuait à étaler une barbe d'apôtre sur les revers grasseyés d'un gilet jadis blanc. Ses bottes éternellement crottées, (qu'il portait sur son pantalon), et son chapeau de forme tyrolienne, lui donnaient un cachet particulier de vieux rapin famélique.

Tiroux et Gravat étaient bien maigres.

L'entrevue fut courte et les préliminaires de la rencontre rapidement réglés.

Croix-Dieu, principal témoin d'Octave Gavard, ne songeait point à contester à Grisolles la situation d'insulté, et par conséquent le droit de choisir les armes.

On arrêta d'un commun accord que le duel aurait lieu le jour même, à l'épée, dans cette clairière du bois de Vincennes où le spadassin avait frappé presque mortellement San-Rémo. On devait s'y rencontrer à onze heures précises.

Les deux honorables témoins s'en allèrent très-contents, et surtout très-pressés, Grisolles ayant promis de leur payer à déjeuner, dans un petit café de Vincennes.

Un déjeuner! Pour ces pauvres diables, quelle aubaine!

Octave rejoignit ses témoins, fut mis au courant, approuva tout, et dit au baron:

—Je vais faire atteler le landau de maman... Elle ne s'en sert jamais avant quatre heures de l'après-midi, maman, et ne saura même pas qu'il est sorti de la remise. Nous passerons rue Auber et nous emmènerons avec nous le docteur Bernier.

Quelques minutes avant l'heure convenue, le landau s'arrêtait dans le bois de Vincennes, à trente pas de la clairière désignée.

Grisolles et ses deux acolytes ne se trouvaient point encore au rendez-vous, mais à l'extrémité de l'avenue on voyait poindre un fiacre dont le cocher poussait ses chevaux à grand renfort de coups de fouet.

—Ce sont eux, sans aucun doute...murmura M. de Croix-Dieu.

—C'est ici, n'est-ce pas, que s'est battu votre ami le marquis de San-Rémo? demanda Octave. Est-ce que je me trompe?

—Non, c'est bien ici...par un triste jour du mois de février. Tout était gris et sombre...il faisait froid...la neige tombait à gros flocons sur la terre molle. On eût dit qu'elle préparait un linceul...Quelle différence avec le temps d'aujourd'hui!

—Oui, fit le jeune homme en souriant, c'est d'un heureux augure.

Il avait plu la veille au soir, mais depuis le matin un soleil printanier, radieux et chaud, brillait dans un ciel sans nuage. Quelques gouttelettes étincelaient comme de petits diamants sur les violettes naissantes et la verdure déjà bien épaisse des arbustes! Seuls les vieux chênes n'avaient pas encore toutes leurs feuilles.

Le fiacre avançait rapidement. Il ne lui fallait guère plus d'une minute désormais pour atteindre le but de sa course.

Octave prit le bras de son perfide ami.

—Mon cher baron, lui dit-il, vous m'avez témoigné toujours une affection fort grande.

—Et Dieu sait si elle est sincère! interrompit Philippe.

—J'ai toujours compté sur elle absolument, et la preuve c'est que je viens vous demander un dernier service.

—Quel qu'il soit, disposez de moi.

Octave tira de sa poche l'enveloppe que nous connaissons.

—Prenez ceci, baron, continua-t-il en tendant cette enveloppe à Croix-Dieu, et si tout à l'heure je n'ai pas de chance, ce qui, somme toute, est fort possible, faites en sorte que ma volonté soit respectée.

—Qu'est-ce donc que cette lettre ?

—Mon testament.

Le baron tressaillit et ses sourcils se rejoignirent, mais il se contraignit à sourire.

—Vous avez là une idée bien lugubre, mon cher enfant ! murmura-t-il.

—Peut-être n'est-elle que prudente.

—Tout se passera bien, j'en réponds.

—Qui sait ? Enfin, vous vous chargez du testament, n'est-ce pas ?

—Sans doute, puisque vous le souhaitez, mais je dois vous prévenir qu'il est nul, entièrement nul !

—Ah ! bah, et pourquoi donc ça ?

—Parce qu'étant mineur, vous ne pouvez disposer de rien.

—Eh ! bien, c'est ce qui vous trompe, baron ! répliqua Octave triomphant. Je puis disposer de la moitié de ma fortune, par conséquent de trois millions. On ! je suis sûr de mon affaire ! Ah ! mais ! J'ai travaillé cette nuit ! j'ai consulté le Code civil, titre II, chapitre II, article 904. Hein ! croyez-vous que je sois ferré d'une façon assez étonnante ? C'est ça qui a un rude cachet !

—Et ces trois millions, vous les donnez, demanda Croix-Dieu d'une voix dont il ne parvenait point à déguiser l'altération.

—Oui, certes, je les donne, et vous devinez sans peine à qui.

—A Dinah Bluet, peut-être ?

—Naturellement ! Pauvre chérie ! Au moins elle sera riche. Et je la connais bien, allez ! ces millions-là ne l'empêcheront point de pleurer toutes les larmes de son corps si la chose tourne mal. Ce n'est pas une Reine Grandchamp, celle-là ! Elle m'aime, et pour moi-même.

—Votre volonté sera faite, dit Croix-Dieu en enfermant dans son portefeuille l'enveloppe remise à Octave. Ou plutôt elle sera faite, mais vous ne recevrez pas une égratignure, j'en ai le pressentiment. Voici votre adversaire et ses témoins. Dans dix minutes tout sera fini.

Grisolles descendait en effet de son fiacre avec messieurs Gravat et Tiroux.

Ce dernier tenait sous le bras gauche des épées de combat enveloppées d'une serge verte.

Octave en avait apporté de son côté.

—Ah ! mademoiselle Dinah Bluet, pensa le baron en s'éloignant du jeune homme, voilà trois millions que vous ne tenez pas encore !

Il ne s'agissait plus que de régler les derniers détails, c'est-à-dire de tirer au sort le choix des épées et celui du terrain.

Tandis que M. de Strény jetait en l'air une pièce d'or à l'effigie de Napoléon et que Gravat s'écriait spirituellement :

—Je demande *face*, ne voulant pas recevoir *pile* !

Croix-Dieu trouvait moyen de s'approcher sans affectation de Grisolles et de lui glisser dans l'oreille ces mots :

—Vous avez reçu cent louis. Eh ! bien, si vous tuez raide le jeune homme, s'il tombe sans prononcer un seul mot, et s'il meurt sans reprendre connaissance, cinq minutes après le combat vous toucherez cinquante autres louis.

—Suffit ! répondit laconiquement le spadassin.

Gravat releva la pièce d'or.

—Il est *face* / dit-il. Voyez !...

Le pauvre diable mourait d'envie de glisser le napoléon dans sa poche, mais, rendons-lui cette justice, il n'osa... On l'aurait vu faire.

Cette honnêteté relative lui sera comptée là-haut.

—On se servira de mes épées, et je choisissais cette place, s'écria Grisolles en mettant habit bas.

Octave, suivant son exemple, se débarrassa de sa redingote et de son gilet.

—Donnez-moi votre montre, lui dit le baron en le voyant tourner et retourner dans ses doigts le chronomètre.

—Non, répliqua le jeune homme. J'ai des raisons pour ne point m'en séparer.

Il approcha de ses lèvres le louis rendu par Dinah Bluet et qu'il portait en guise de broloque. Il glissa la montre dans le gousset de son pantalon, et fixa le crochet de la chaîne au bouton de sa bretelle droite.

Les deux adversaires prirent position, l'épée à la main, et se mirent en garde.

—Allez, messieurs ! dit le baron.

En racontant, vers la fin de la première partie de ce livre, le duel d'André de San-Rémo, nous constatons l'écrasante supériorité de Grisolles, supériorité qui s'affirmait dès le début de l'engagement.

Eh bien ! il nous faut l'avouer, San-Rémo était un tireur de premier ordre à côté d'Octave Gavard. Au moins se défendait-il à peu près, tandis qu'Octave ne se défendait pas du tout.

La sang-froid lui manquait pour mettre à profit les quelques principes d'escrime qu'il possédait tant bien que mal. Les leçons données à la salle d'armes tourbillonnaient confusément dans son cerveau.

Il n'avait pas peur, non certes, le brave gommeux régénéré, mais l'éclair du soleil sur les lames des épées l'aveuglait, le froissement du fer contre le fer l'étourdissait. Il ne se souvenait plus de rien et ferrait au hasard, avec l'idée fixe de toucher son adversaire, mais sans la moindre notion des moyens qu'il fallait mettre en œuvre pour arriver à ce résultat.

—Tonnerre de Bougival ! pensait Grisolles. Je vais voler par trop le baron ! Il ne se tient vraiment pas assez, le bon petit jeune homme ! Parole sacrée, c'est écœurant !

Et, pris d'une sorte de pudeur, le spadassin voulut sinon gagner, du moins avoir l'air de gagner son argent, eu prolongeant pendant une ou deux minutes ce simulacre de combat qu'il pourrait terminer quand bon lui semblerait d'une façon foudroyante.

Bref, il jouait avec Octave Gavard comme le chat joue avec la souris avant de l'étourdir sous sa griffe, et de la croquer toute palpitante.

Notre ami, lui, se faisait complètement illusion, et, persuadé que son adversaire ne parvenait point à l'atteindre, il se disait de la meilleure foi du monde :

—C'est une chose d'un galbe étonnant ! Je suis plus fort que je ne pensais !

Un moment arriva où Grisolles crut voir une crispation d'impatience sur le visage soucieux du baron, et il traduisit en ces termes la crispation dont il s'agit :

—Il trouve que je ne vais pas assez vite... il attend le coup du lapin. Finissons-en tout de suite.

En finir était chose facile.

Le bretteur écarta d'un battement sec le fer vacillant qui le menaçait si peu, et se fendit sur un coup droit d'une raideur inouïe qui devait traverser le jeune homme de part en part.

A sa grande surprise son épée, au lieu de rencontrer la molle résistance de la chair et des muscles, plia sur un corps dur comme sur un corselet d'acier.

Le temps lui manqua d'ailleurs pour éclaircir ce qui venait d'arriver.

Tandis qu'il tentait de dégager la pointe de son arme, soulevée pour ainsi dire au louis d'or de Dinah Bluet, doux talisman d'amour que l'acier venait de traverser à demi, Octave se fendit machinalement à son tour, et tout naturellement son épée, entrant jusqu'à la garde dans la poitrine de Grisolles, ressortit entre les épaules.

Le maître d'armes poussa un cri rauque, et, vomissant un flot de sang, tomba.

—C'est un homme mort ! dit le docteur Bernier en se penchant sur lui.

XIV

En voyant le capitaine tomber à la renverse, raidi, sur le gazon sanglant, les yeux ouverts et les bras en croix, le baron devint pâle.

Les deux témoins poussèrent un sourd grognement et la désolation se peignit sur leurs visages bouleversés.

Croix-Dieu pensait aux six millions compromis.

Tiroux-et Gravat songaient au déjeuner perdu.

Toutes proportions gardées, leur déception ne le cédait en rien à celle du futur mari de madame-veuve Blanche Gavard.

Octave, nullement enivré de sa victoire invraisemblable, éprouvait un sentiment complexe dans lequel la surprise avait plus de part que l'orgueil.

Comme le berger David debout auprès du géant Goliath abattu, le gommeux s'étonnait d'avoir déraciné ce grand corps. Son prodigieux triomphe le laissait calme et presque triste.

Il se disait bien :

—J'ai vengé Dinah.

Mais dans la générosité native de son excellente nature, il ajoutait aussitôt :

—J'ai tué un homme, et ~~ce~~ ma chérie ne souhaitait pas la mort de l'insolent.

Les émotions de Croix-Dieu n'étaient jamais de longue durée. De quelque hauteur qu'il tombât il se relevait aussitôt. Sa grande confiance en lui-même lui permettant de ne point mettre en doute une prochaine revanche, l'équilibre se rétablissait dans son esprit, il rentrait vite en possession de son sang-froid.

Ce jour-là il en fut ainsi.

En conséquence le baron s'approcha d'Octave, lui serra les mains avec une effusion que le plus habile observateur aurait jugée sincère, et lui dit d'une voix basse où semblaient vibrer les cordes d'une tendresse vraiment paternelle :

—Vous vous êtes admirablement conduit, cher enfant ! Je vous félicite, je suis fier de vous, et maintenant que tout est fini et bien fini, grâce au ciel, laissez-moi vous le dire, il est miraculeux qu'avec une inexpérience aussi complète que la vôtre vous ayez triomphé d'un si rude adversaire ! Vous ne saurez jamais à quel point je tremblais pour vous ! N'êtes-vous pas blessé ?

—Il me semble que non, répliqua le jeune homme après avoir répondu par une pression pareille à l'affectueuse étreinte du baron, et cependant je n'oserais l'affirmer positivement.

—Comment cela ?

—Tout à l'heure, à la dernière minute, j'ai reçu un coup très-rude qui m'a fait chanceler. C'était pareil au choc d'un corps dur et arrondi. On eût dit que l'extrémité d'un bâton nouveau venait de m'atteindre. La pointe d'une épée, me frappant de la sorte, m'aurait traversé de part en part.

—C'est étrange ! Où avez-vous été touché de cette façon ?

—Là, répondit Octave, en portant la main à son côté droit, un peu au-dessus de la hanche.

En même temps, il poussa une exclamation.

Ses doigts venaient de rencontrer la pièce d'or de Dinah, et constataient en la palpant qu'elle était faussée complètement.

—Qu'y a-t-il ? demanda Croix-Dieu.

—Ah ! s'écria le jeune homme avec exaltation, tout à l'heure vous avez parlé de miracle ! Vous ne saviez pas si bien dire. C'est un miracle, en effet, qui m'a sauvé ! Un miracle de l'amour ! Sans ma Dinah, sans ma chérie, c'est moi qui serais couché à la place où voilà cet homme !

—Il devient fou ! pensa le baron qui chercha dans les yeux d'Octave quelque trace d'égarement.

—Vous doutez de ma raison, je le vois bien ! reprit ce dernier. Vous ne comprenez pas ! C'est cependant tout simple.

—Il défit rapidement sa montre et sa chaîne et, les présentant à Croix-Dieu, il poursuivit :

—Vous voyez ce louis ! C'est le cher talisman auquel je dois la vie ! c'est sur lui que s'est arrêtée l'arme du capitaine Gri-

solles ! Eh bien ! il me vient de Dinah... Elle m'avait emprunté une pièce d'or pour quelques heures, la pauvre bien-aimée. Elle m'a rendu celle-ci... Nierez-vous l'évidence ?

Non, le baron ne niait rien.

Il prit le talisman, l'examina avec attention et constata du premier coup d'œil qu'Octave ne se faisait point illusion.

—Ma foi, mon cher enfant, dit-il, vous êtes dans le vrai ! C'est le cas ou jamais de répéter le mot de Méry dans une circonstance presque pareille : *Voilà de l'argent bien placé !*

Il ajouta tout bas :

—Quand sur mon chemin je trouve un obstacle, je le brise. Cette petite fille devient obstacle, je la briserai !

Tout en formulant *in petto* la phrase un peu mélodramatique que nous venons de reproduire. Croix-Dieu souriait à Octave.

—Mon cher baron, reprit ce dernier, Dinah sait que je me bats en duel ce matin... Elle doit mourir d'inquiétude, la mignonnette adorée... J'ai hâte de chasser son chagrin... vous comprenez ça... hein ?

—Très-bien.

—Rien ne nous retient ici, n'est-ce pas ? Ce malheureux a ses témoins qui, soit dit entre parenthèses, ne me font point l'effet de lui prodiguer des soins intelligents ; mais ça les regarde. Filons. Vous me descendrez au Château-d'Eau. La voiture de maman reste à votre disposition, bien entendu, et à celle de Strény et du docteur pour tout le temps que vous vendrez.

—Soit ! dit M. de Croix-Dieu, partons.

—Ah ! poursuivit Octave, encore un mot. Avant de monter en voiture rendez-moi mon testament, baron, si l'un vous plaît, il devient provisoirement tout à fait inutile, et entre nous, vous savez, ça me va beaucoup qu'il ne serve pas de sitôt ! Depuis que j'aime ma chérie, je trouve que la vie est bonne !

Philippe ouvrit son portefeuille, en tira l'enveloppe au cachet noir et la tendit à Octave en lui disant :

—Qu'allez-vous faire de ceci ?

—Le déchirer, le brûler, que sais-je ? ou plutôt, non. C'est un chef-d'œuvre, ce testament ! parole d'honneur ! S'il fallait recommencer, je le réussisrais peut-être moins bien. Je vais l'enfermer, tout cacheté, dans un tiroir de mon chiffonnier de marqueterie. Vous le trouveriez là, baron, si contre toute vraisemblance il m'arrivait quelque chose d'imprévu, et (j'ai votre promesse), vous sauriez le faire respecter.

Croix-Dieu haussa les épaules.

—Encore ces idées lugubres ! dit-il ; avant le duel c'était permis, mais à présent c'est hors de propos.

—Vous voyez bien qu'on n'en meurt pas ! répliqua le gommeux en souriant.

Octave, le baron, M. de Strény et le docteur Bernier s'inclinèrent en passant devant le corps inanimé de Grisolles, et même devant les deux témoins qui, par la distraction sans doute, ne pensèrent point à rendre le salut, et ils montèrent dans le landau dont l'attelage prit la route de Paris.

—Est-ce que ce malheureux est absolument perdu, cher docteur ? demanda l'héritier des millions de feu Gavard.

—Un homme n'est absolument perdu que quand les pulsations du cœur se sont arrêtées, répondit le médecin ; mais je ne donne pas à celui-ci dix minutes à vivre, et, dans tous les cas, la science ne peut rien pour lui... Sans cela, soyez-en certain, je ne l'abandonnerais point. Un ennemi blessé n'est plus un ennemi.

Les deux bons compagnons attendaient avec une extrême impatience le départ de l'adversaire du spadassin et de ses témoins.

Une grande inquiétude troublait leurs esprits. Ils se posaient une question qu'ils avaient hâte de résoudre, et cette question, la voici :

—Grisolles a-t-il, de l'argent sur lui ?

Si par hasard il n'en avait pas, la situation devenait effroyablement épineuse. Comment payer le fiacre pris à l'heure ?

Aussi, dès qu'ils se trouveraient seuls avec le corps, Gravat et Tiroux fouillèrent avidement les poches de leur ami, et se sentirent bien soulagés en les trouvant garnies.

—Il était riche, ce Grisolles! murmura Tiroux d'un ton sèpre.
 —Il avait de la char.ce! ajouta Gravat de même.
 —Plus que nous! firent-ils en chœur.
 —Enfin, nous payerons le fiacre avec sa monnaie, reprit Tiroux.
 —Et le reste sera pour les héritiers, conclut Gravat.
 —A-t-il des héritiers, seulement?
 —Il doit en avoir.
 —Si c'était nous? Nous ne sommes pas un peu ses paronts?
 —Je ne l'ai jamais entendu dire.
 —N'en parlons plus! Je meurs de faim. Tu sais Gravat, qu'il nous avait promis un fort déjeuner.
 —Pauvre Grisolles, il se faisait une joie de nous l'offrir, ce déjeuner!

—C'était sa volonté dernière.
 —Une dernière volonté doit être respectée.
 —Respectons la sienne. Nous déjeunerons. Décidément je crois que nous sommes ses héritiers.

Un quart d'heure après, Tiroux et Gravat déposaient à l'hôtel de Vincennes le corps du blessé qu'un faible reste de vie semblait animer encore, et déjeunèrent d'une façon très-ample et suffisamment gaie dans le petit café où Grisolles, après le combat, devait être leur amphitryon.

Quand ils rentrèrent dans Paris le soir, ils étaient forts émus et criaient dans les rues avec un tel entrain qu'on les mit au poste pour flagrant délit de tapage nocturne, ce qui les étonna beaucoup.

Octave quitta le landau maternel à l'endroit où le boulevard Voltaire vint se greffer sur la place du Château-d'Eau, il se dirigea rapidement vers la rue du Faubourg-du-Temple et franchit le seuil de la maison où Dinah, le cœur déchiré par d'inexprimables angoisses, trouvait les minutes longues comme des heures, et les heures longues comme des semaines.

Le logement de la veuve, et par conséquent la chambrette de la jeune fille, prenaient jour sur une de ces cours intérieures qui ressemblent beaucoup à des puits. Dinah, par conséquent, n'avait point la ressource d'attendre à la fenêtre.

La digne veuve, excellente personne et très-compatissante pour les peines d'amour (peut-être se souvenait-elle des années disparues) partageait dans une certaine mesure les inquiétudes de sa douce et charmante locataire.

Elle s'était installée auprès d'elle depuis le matin, et s'efforçait de lui remonter le moral, tout en la fatiguant un peu de son bavardage bienveillant.

Dinah la laissait parler, ne l'écoutait guère, et s'isolait dans sa pensée et dans sa souffrance.

La petite bonne de la veuve avait été mise en faction au bas de l'escalier, guettant Octave.

Le jeune homme arriva comme la foudre.
 La petite bonne, obéissant à sa consigne, allait glapir.

—Le voici, mam'selle! Le voici!

—Tais-toi! lui dit Octave en lui mettant un louis dans la main, pas un mot! je veux la surprendre.

Il bondit dans les marches, escalada les étages, ouvrit brusquement la porte et entra en criant:

—C'est moi.

Dinah, poussant un faible cri, se leva pâle et chancelante, voulut marcher, voulut courir, et, sans force, sans voix, s'abattit sur la poitrine de son ami, défaillante, brisée, mais si follement heureuse qu'après un tel bonheur on peut mourir. On a vécu!

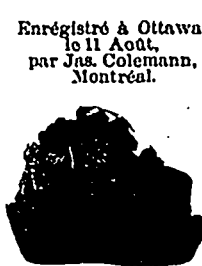
Les lecteurs retrouveront les personnages et le dénouement de ce récit dans les livraisons qui suivent, sous le titre de :

LE TERRIBLE AVENTURIER.

TOUT A FAIT NOUVEAU
The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistré à Ottawa,
 le 11 Août,
 par Jas. Colemann,
 Montréal.

Cette Coiffure a obtenu
 la médaille de bronze et
 un diplôme d'honneur à
 l'Exposition de Toronto



CASQUE



CHAPEAU



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban. C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
 POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
 ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244
MONTREAL

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	-	-	-	-	-	\$100.00
2e	"	-	-	-	-	50.00
3e	"	-	-	-	-	20.00
4e	"	-	-	-	-	12.50
5e	"	-	-	-	-	10.00
6e	"	-	-	-	-	5.00
7e	"	-	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	-	100.00
Total						\$300.00